

LA

MORT DE CÉSAR

TRAGÉDIE

MONT DE CASSIN

MONT DE CASSIN

RESP 35370-6/8

PAUL DUCOS

LA

MORT DE CÉSAR

TRAGÉDIE



EN CINQ ACTES ET EN VERS

TOULOUSE

IMPRIMERIE DURAND, FILLOUS & LAGARDE

44 — RUE SAINT-ROME — 44

1880

ALBERT B. BISSON

A

LA MÉMOIRE DE MON VÉNÉRÉ PÈRE

DUCOS FLORENTIN (1)

A vous, dont mon amour a gardé la mémoire
Comme un noble blason, comme un titre de gloire ;
A vous, dont j'ai suivi, mais de bien loin les pas
Dans les champs lumineux où la muse rayonne ;
A vous, dont le nom seul serait une couronne
Si le poids ne m'effrayait pas ;

A vous, de Lafontaine ingénieux émule ;
A vous, qui grandissez vouant au ridicule
Et Zoïles obscurs et perfide amitié ;
Vous, dans les rameaux d'or de l'antique Épopée,
Qui tressâtes la palme à Toulouse échappée,
Vous qu'elle a peut-être oublié ;

(1) M. Ducos (Florentin), avocat, docteur en droit, ancien conseiller de préfecture et chevalier de la Légion-d'Honneur, auteur d'un Recueil de fables et moralités, et de l'Épopée Toulousaine, poème épique en vingt-quatre chants, était membre des Académies de Toulouse.

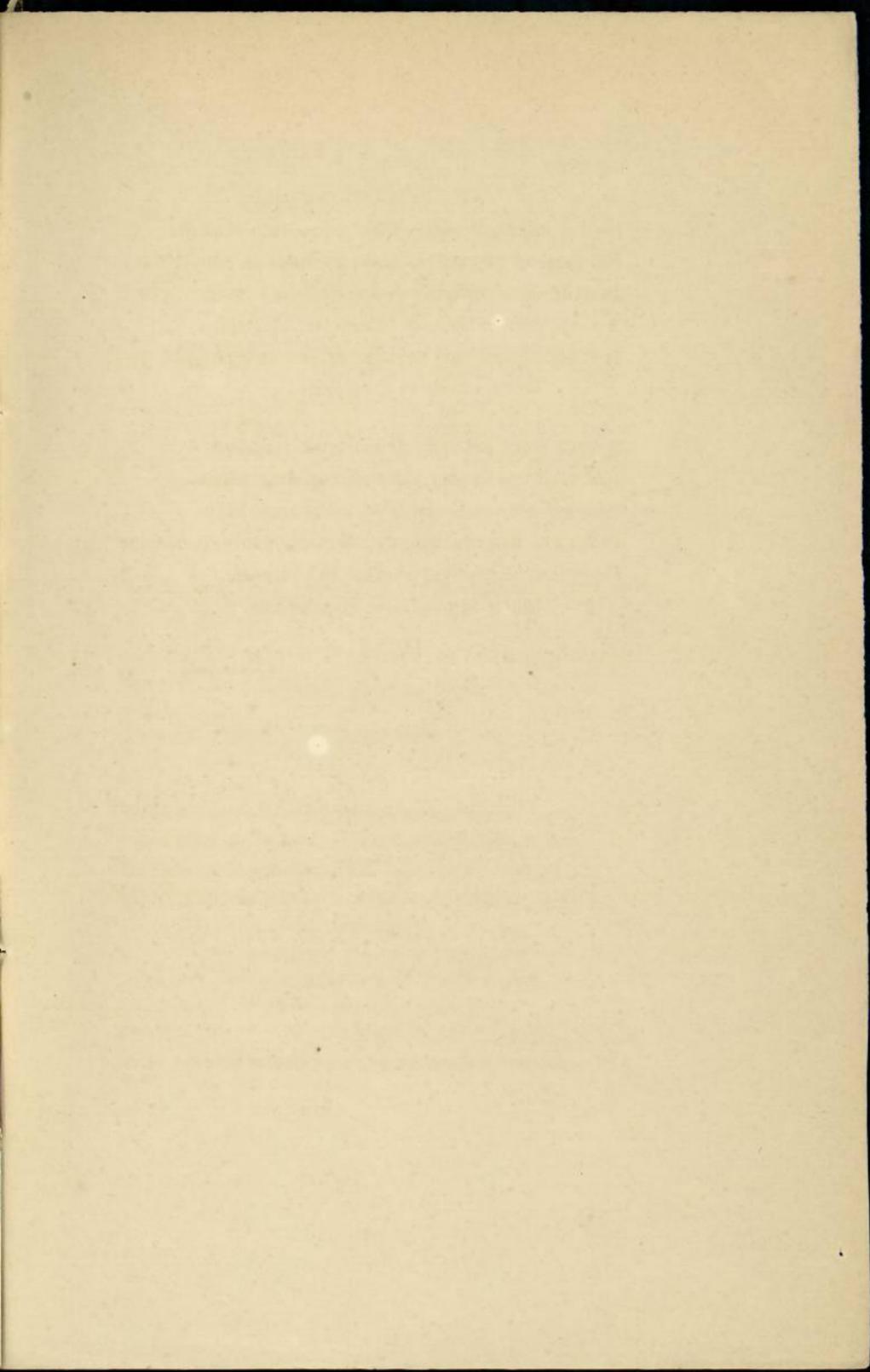
vj

Oh ! d'un ingrat oublié, seul, repoussant l'insulte ,
J'ai marché dans la vie ayant au cœur ce culte
Dont le siècle vengeur pour Dante se souvient ;
A vous, dont je défends l'immortel héritage ;
A vous, dont je suis fier d'avoir pris en partage
Le vers mâle et Cornélien ;

A vous donc, cet essai de ma muse tragique !
Des sublimes hauteurs de votre gloire épique
Couvrez-moi de l'éclat d'un soleil aussi beau ;
Et qu'une fleur cueillie aux derniers jours d'automne
Par votre fils pieux, remplace la couronne
Que Toulouse doit au tombeau !

30 octobre 1880.





PERSONNAGES

CAÏUS JULIUS CÉSAR.

CAÏUS CRISPUS SALLUSTIUS.

MARCUS ANTONIUS.

MARCUS JUNIUS BRUTUS.

CASSIUS LONGINUS.

MARCUS TULLIUS CICÉRO.

CURIO.

PÉTRÉIUS.

CAPITO.

DÉCIUS.

CASCA.

ARTÉMIDORE LE RHÉTEUR.

L'AMBASSADEUR DES PARTHES ET SA SUITE.

PORTIA, ÉPOUSE DE BRUTUS.

CHEFS DES LÉGIONS.

CENTURIONS GAULOIS.

SÉNATEURS, CHEVALIERS, CONJURÉS,

PEUPLE, LICTEURS, ESCLAVES, etc.

LA
MORT DE CÉSAR

ACTE PREMIER

—

L'AMBASSADE DES PARTHES

(LA SALLE DU SÉNAT)

Au fond, la statue de Jupiter. — Puis celles de Sylla, de Marius
et de Pompée. — Trépiers où fume l'encens. •

—

SCÈNE PREMIÈRE

CASSIUS, DÉCIUS, CURIO, SÉNATEURS, CHEVALIERS.

DÉCIUS.

Parle, Cassius, parle et dissipe nos craintes.
Nous sommes fatigués de ces lâches contraintes ;
Frappons enfin le coup qui doit, brisant nos fers,
Rétablir sur leur base et Rome et l'univers.
Cotta rentre du Pont, Ligarius de Thrace ;
Cimber dans le Sénat vient reprendre sa place ;
Cinna ; de l'ordre équestre, a vu les Chevaliers,
Dispersés un instant, à sa voix ralliés ;
Métellus pour César ne contient plus sa haine,
D'un pouvoir oppresseur il veut briser la chaîne ;

Suréna, Lentulus, tous les Patriciens
Dépouillés de leurs rangs et de leurs droits anciens,
Ont promis leur concours au fils du grand Pompée ;
La mer par ses vaisseaux est partout occupée,
Sa flotte est à Misène ; et les vaillants soldats
Qu'ont trahis la fortune et grandis les combats,
Suivront tous le drapeau de ce chef héroïque
Dernier espoir de Rome et de la République.
Et tous ces nobles cœurs, dont le sang inonda
Et les champs de Pharsale, et Thapsus, et Munda,
Fidèles à la cause en vain cent fois perdue,
Attendent le signal la main vers lui tendue ;
A moins que frappant seuls un tyran odieux
Nous ne vengions d'un coup la Patrie et les Dieux !

CASSIUS.

Bien, Décius.

DÉCIUS.

Que font sous les aigles Romaines,
Ici, tous ces Gaulois, ces cohortes Germanes,
Transfuges qu'ont voués à l'éternel mépris
Leurs chefs Arioviste et Vercingétorix ?
Là, campent dans nos murs les cavaliers Numides,
Nomades du désert et des sables arides ;
Chez nous, le Celtibère au Grec donne la main ;
Je ne reconnais plus dans Rome le Romain ;
Et dans ce tourbillon, dans ces confus mélangés
De cent peuples vaincus, aux noms, aux mœurs étranges,
Je ne vois qu'affranchis, que rhéteurs corrompus,
Des hautes dignités tour-à-tour revêtus,
Seuls dignes des faveurs que César leur octroie,

Entr'eux se disputant Rome comme une proie ;
Rome est aux étrangers, nous subissons leurs lois,
Et César a peuplé le Sénat de Gaulois.

SÉNATEURS.

C'est vrai !

DÉCIUS.

Tristes effets des Sénatus-consultes.

Ces hardis étrangers nous jettent leurs insultes,
Et nous qui fîmes Rome et l'empire romain,
Nous voyons des honneurs nous fermer le chemin.
Les consuls si longtemps de gent patricienne
Briguent l'adoption de race plébéienne ;
C'est Balbus, c'est Rufus dont les pouvoirs sont nuls,
Et qu'on n'appelle plus que les petits consuls ;
C'est le droit de cité pour des villes entières,
C'est enfin contre nous toujours les lois agraires.
Usurpant la puissance et tous ses attributs,
César, pour s'en jouer, consulte les Tribus ;
Les Comices vendus n'ont plus rien à débattre,
César nomme.... et le peuple est à l'amphithéâtre.
Ah! depuis son triomphe où César-Dictateur
Attacha Rome même au char triomphateur,
Il a de Marius relevé les statues
Tout couvertes du sang des têtes abattues,
Glorifiant ainsi les massacres sans nom
Dont souilla ses exploits ce pâtre d'Arpinum.
Assez d'affronts, Grands Dieux ! ô fils du grand Pompée,
Que la terre par vous soit encore frappée ;
Fermes et résolus, voici tous vos soldats
Prêts à tenter le sort dans de nouveaux combats ;

Vous les connaissez tous ces fiers légionnaires,
 Ces vétérans meurtris dans les dernières guerres,
 Vieux débris de Munda, vieux débris de Thapsus,
 Indomptables toujours bien que toujours vaincus ;
 Levons-nous, pour abattre un pouvoir despotique
 Et pour venger nos droits, Rome et la République !

CASSIUS.

Et ce moment approche ; il n'est pas éloigné.
 Notre parti longtemps s'est montré résigné,
 Car ses chefs sont tombés dans l'affreuse tempête,
 Et Pompée et Caton ne sont plus à sa tête,
 Et nous courbons le front après tant de revers
 Et le fils de Pompée est errant sur les mers !
 Salluste nous trahit ; et Cicéron, qui flotte
 Entre tous les partis, de César s'est fait l'hôte ;
 Lucullus, enrichi des dépouilles du Pont,
 Fête dans ses jardins César et Cicéron ;
 Popilius-Lœnas a racheté sa grâce ;
 Et Brutus... à ce nom je me voile la face.

LES SÉNATEURS.

Et Brutus ?

CASSIUS.

Et Brutus est l'ami de César ,
 Et consul désigné du pouvoir prend sa part ;
 Il ne sait plus rougir, devant son parti même,
 D'associer son nom à la grandeur suprême ;
 Et, gendre de Caton, il triomphe aux côtés
 Du tyran dont les pieds foulent nos libertés.
 Mais ce n'est pas en vain qu'un noble nom commande :
 Brutus est entouré d'une faveur trop grande,

Notre parti l'attend pour chef; et, tôt ou tard,
Nous irons l'arracher même aux bras de César.
Ajournons jusqu'alors des luttes incertaines
Et sachons contenir nos ardeurs et nos haines.

A son heureux destin César se confiant,
Va presser son départ pour l'extrême Orient ;
Sa folle ambition par la gloire échauffée
Où succomba Crassus cherche un nouveau trophée :
Les Parthes pleins d'orgueil, troublés de leur succès,
Croient conjurer l'orage en implorant la paix.
César doit aujourd'hui, dans sa toute-puissance,
Dicter l'arrêt au nom du Sénat qui l'encense :
C'est la guerre ; Crassus n'est pas encore vengé ;
Rome n'a pas vaincu ; c'est l'honneur outragé.
Qui sait ? Grands Dieux !... César, ta fortune est bien haute ;
Nous n'avons plus d'espoir que dans une autre faute.
Recueillons-nous, amis ; l'avenir appartient
Au parti qui l'attend sans précipiter rien.

(CÉSAR paraît — tous se rangent).

SCÈNE DEUXIÈME

LES PRÉCÉDENTS, CÉSAR, SALLUSTE, GROUPES
DE SÉNATEURS

SALLUSTE.

J'ai raison, Julius.

CÉSAR.

Tu disais vrai, Salluste.

J'hésitais et pourtant ton conseil était juste.
Les nouveaux éléments au Sénat introduits
Prêtent à mes projets de précieux appuis.
Ce corps n'est désormais qu'un instrument docile.

Ses membres plus nombreux sont élevés à mille.
 Mais bien que son pouvoir soit plus fort, cependant
 Le Sénat dominé subit mon ascendant.

Oui, sans dégénérer, la grande République
 Doit perdre à tout jamais son caractère antique.
 Rome n'est plus la ville où quelques citoyens,
 Patriciens tantôt et tantôt Plébeiens,
 Donnaient à l'univers, rempli de ces scandales,
 Le spectacle honteux de leurs haines rivales.
 Des Patriciens..., Rome aujourd'hui n'en veut plus.
 Je veux faire oublier Milon et Clodius,
 Et Pompée et César... D'un pouvoir tutélaire
 Préparer la grandeur et peut-être ouvrir l'ère ;
 Fondre tous les partis dans une même main ;
 Retrouver Rome enfin dans l'empire Romain ;
 Inscrire sur le front de la Ville éternelle,
 En traits de feu : Génie, honneur, gloire immortelle !
 Voir les peuples jaloux à son nom s'incliner
 Et de leur saint amour venir la couronner.

SALLUSTE.

Oui, c'est le vrai moyen sur des bases certaines
 D'asseoir la République et d'éteindre les haines.
 Si le patriciat sans retour est passé,
 Il ne peut, Julius, être un jour remplacé.
 Quel que soit maintenant le mot dont on les nomme,
 Il faut que les partis soient égaux devant Rome ;
 Que fondus l'un dans l'autre il naisse un nœud puissant
 Qui rende à tous communs la pensée et le sang ;
 Qu'un même et noble instinct les inspire et les pousse ;

Que tout but généreux soit atteint sans secousse
Et qu'un soleil fécond mûrisse tous les fruits
Dont le germe a déjà grandi dans les esprits,

La République arrive à l'heure solennelle.
Un nouvel horizon vient s'ouvrir devant elle.
Le monde en ce moment semble se recueillir
Et rêver vaguement d'un plus bel avenir.
On pressent quelque chose et rien ne se prononce :
D'un oracle inconnu l'on attend la réponse.
Il se crée un grand mot, grand comme l'univers ;
Un mot qui rayonnant sur les peuples divers,
Doit, soleil d'où la vie à larges flots ruisselle,
Féconder la famille immense, universelle ;
Un mot que l'on ignore et qu'un jour l'avenir
Qui doit le formuler pourra seul définir.

CÉSAR.

Ah ! je cimenterais cet édifice immense,
Si Rome ne souffrait d'une mortelle offense.
A l'extrême Orient quels sont ces ennemis
Qui bravent nos efforts et ne sont point soumis ?
Que dis-je?... Mais chez eux nos aigles sont captives :
J'entends au loin gémir nos légions plaintives,
Et leurs mânes sacrés trahis par les destins
Attendent des vengeurs dans les sables lointains.
Ah ! les Dieux qui pour nous ont été si sévères,
Nous réservent des jours peut-être plus prospères ;
Et le moment approche où tombant sous nos coups
Les Parthes orgueilleux trembleront devant nous.
Et déjà, soucieux d'une vaine victoire,

Leurs stériles lauriers inquierent leur gloire ;
 Et pour que Rome oublie aujourd'hui leurs succès,
 Ils daignent s'abaisser à demander la paix.
 A leur ambassadeur je donne une audience :
 Il va dans le Sénat paraître en ma présence,
 Prêt à souscrire à tout et même à nous offrir
 Les aigles qu'à tout prix il faut reconquérir.

SALLUSTE.

Mais aussi je pressens des épreuves cruelles ;
 Tu devras remporter des victoires nouvelles ;
 Tu verras se dresser des obstacles nombreux
 Et ton glaive si fort se brisera contr'eux.
 Tu consolides Rome et grandis sa puissance,
 Tu prépares au monde un avenir immense
 Et peut-être, vengeur des mânes de Crassus,
 Un jour fermeras-tu le temple de Janus ;
 Tout semble réservé pour illustrer ta gloire,
 Pour immortaliser, Julius, ta mémoire.
 Mais qui t'en tiendra compte ? Il faut un dictateur,
 Un chef, que fait le nom ? Un guide, un protecteur !
 Le vieil orgueil romain à l'instant se soulève ;
 Entre César et lui plus de paix, plus de trêve.
 Le calme renaît-il au sein de la cité ?
 Julius dans ses bras étreint la liberté ;
 L'Egypte a refusé le blé qui se consomme ?
 C'est encor Julius qui veut affamer Rome.
 Ainsi tout doit te nuire ; et le bien et le mal
 Tour à tour est un crime et te devient fatal.
 C'est le sort qui s'attache à la toute-puissance :
 Beaucoup de haine, et puis... peu de reconnaissance ;

On respire à l'abri d'un pouvoir raffermi ;
Mais celui qui gouverne est-il moins ennemi ?
La haine contre lui chaque jour s'envenime ;
On s'aveugle, on s'excite, on se provoque au crime ;
Et si l'on n'ose rien sous ton puissant regard,
Tout peut se terminer par un coup de poignard.

CÉSAR, regardant tour-à-tour tous les groupes.

Tu sais bien que la mort n'a rien qui m'intimide.
Je dois m'attendre à tout d'une amitié perfide ;
Je vois de tout côté l'orgueil, la trahison
Epancher dans les cœurs leur plus subtil poison.
Mais qu'ai-je à redouter d'une stupide haine ?
Les cieus auront toujours une splendeur sereine
Et rien ne ternira l'auguste pureté
Et de la République et de la liberté.
C'est vrai : d'un attentat je puis être victime ;
Mais pour Rome ma mort creuse-t-elle un abîme ?
Sommes-nous tellement l'un à l'autre enchaînés
Qu'à périr d'un seul coup nous soyons destinés ?

(A Salluste directement)

Non, pour Rome ma mort n'a rien qui m'épouvante.
Les peuples sont menés par une main puissante :
Funeste ou glorieux quel que soit mon destin,
Le sort de l'univers ne peut-être incertain.
Rome sera toujours la reine de la terre,
Aujourd'hui par la paix comme hier par la guerre ;
Qu'il faille ou non un chef à sa vaste unité,
Qu'elle ait la tyrannie ou bien la liberté,
Nous suivons malgré nous une ligne forcée
Par le doigt du Destin depuis longtemps tracée.

Aussi cet avenir qui se dévoile à moi
 N'est que le résultat d'une fatale loi ;
 L'homme est un instrument, un aveugle manœuvre ;
 Il travaille toujours sans comprendre son œuvre,
 Car l'édifice entier, prix de ses vœux constants,
 Pour architecte unique aura la main du Temps.

Le temps, vois-tu, le temps est plus grand que le monde :
 Il enveloppe tout de son ombre profonde ;
 Il était avant nous, il a toujours été
 Et les Dieux sont soumis à son éternité.
 Et qui sait maintenant si ces millions d'hommes,
 Encore si divers de noms et d'idiomes,
 Ces vaincus d'aujourd'hui ne seront pas demain
 Eux-mêmes les vainqueurs de l'empire Romain ?
 Qui sait si Rome enfin, la ville aux sept collines,
 Ne sera plus, un jour, riche que de ruines
 Et si ses Dieux, chassés par d'autres Dieux rivaux,
 Ne seront pas aussi des Saturnes nouveaux ?
 Enigme que le temps doit résoudre lui-même.
 Le temps de l'avenir a fait un grand problème :
 Il nous cache la mort, la gloire et les dangers
 Pour que nous ne soyons jamais découragés.
 Ami, marchons sans crainte : il nous pousse, il nous mène ;
 Architecte puissant de la grandeur romaine,
 Il saura la défendre en dépit du trépas
 Et le destin d'un seul ne l'ébranlera pas.
 La mort auprès de nous creuse un abîme sombre ;
 On la traîne après soi comme tout corps son ombre ;
 Heureux quand on n'est plus, si l'on a mérité
 De vivre pour la gloire et l'immortalité !

SCÈNE TROISIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE SÉNAT, ANTOINE, LICTEURS.

UN LICTEUR.

Le Consul !

ANTOINE.

Julius, Jupiter t'est propice ;
Nos plus fiers ennemis redoutent ta justice
Et le Parthe lui-même au rang de tes amis
Par son ambassadeur.....

CÉSAR.

C'est bien, qu'il soit admis.

Antoine, je l'attends avec un front sévère
Pour l'écraser du poids de toute ma colère.
Tout gonflé du revers qu'il nous fit éprouver,
Je veux voir de quel œil il saura nous braver,
Et si, même en ces lieux, comblant toute mesure,
Il vient faire à nos Dieux une nouvelle injure.
Introduis-le, Licteur.

(Le licteur sort. — Les sénateurs prennent place).

O Parthe plein d'orgueil !

Mânes sacrés dont Rome encor porte le deuil !
O cendres des héros trahis par la fortune !
Eternelle douleur à tous nos cœurs commune !
Injure dont l'affront sur Rome a rejailli !
Grands Dieux !...

SCÈNE QUATRIÈME

LES PRÉCÉDENTS, L'AMBASSADEUR ET SA SUITE.

CÉSAR.

Dis quel sujet peut t'amener ici ?

L'AMBASSADEUR. (Il tient une flèche, une épée et un rameau d'olivier.)

Caius Julius, chef de ce vaste empire,
 Toi que le monde entier depuis longtemps admire,
 Mon maître est Orodès, monarque aimé des Cieux,
 Qui compte le Soleil au rang de ses aïeux,
 Et qui, depuis qu'il règne, a couronné sa gloire
 En gagnant sur ton peuple une grande victoire.
 Son empire est immense ; à ses ordres soumis
 De l'Indus à l'Euxin les rois sont ses amis.
 A la grandeur romaine il n'est rien qu'il envie,
 La gloire de son règne est l'œuvre de sa vie.
 Conserve les États que tes Dieux t'ont donnés ;
 Que tes peuples, César, soient fiers et fortunés ;
 De l'Euxin à Gadès, de l'Europe à l'Afrique
 S'étend du nom romain l'empire magnifique,
 Et jusques à l'Euphrate où le cheval des eaux
 Avec l'éléphant blanc vient plonger ses naseaux.
 César, si l'amitié d'un roi puissant te touche,
 Daigne accepter la paix qu'il t'offre par ma bouche ;
 Il t'envoie une flèche, une épée, un coursier
 Et, garant de sa foi, ce rameau d'olivier.
 Accepte-les, César, si, comme il le désire,
 L'Euphrate doit servir de borne à ton empire.

CÉSAR.

J'admire de ton roi les nobles sentiments :
Mais Orodès, dis-moi, connaît-il nos serments ?
A-t-il donc oublié cette effroyable image
De ses plaines encor fumantes de carnage,
Que le grand Jupiter par lui fut outragé
Et que le nom romain n'a pas été vengé ?
Hé quoi ! Ton roi par nous croit-il se faire craindre ?
Ah ! si puissant qu'il soit Rome saura l'atteindre,
Se venger des affronts par ses aigles reçus
Et laver dans le sang la honte de Crassus.
Pour garant d'une paix dont le mot nous irrite,
Il daigne nous offrir l'Euphrate pour limite !
Reviens dire à ton roi que le monde est Romain,
Que Rome étend sur lui tout le poids de sa main,
Que son règne est passé, que son trône est en poudre,
Et que Jupiter va le frapper de la foudre !

L'AMBASSADEUR.

Quoi ! tu repousses donc...

CÉSAR.

Avec ses ennemis
Rome ne veut de paix qu'autant qu'ils sont soumis.

L'AMBASSADEUR.

C'est une guerre à mort ?

CÉSAR.

Nulle paix n'est possible.

L'AMBASSADEUR.

Rome est fière, César, mais n'est pas invincible.

CÉSAR.

Rome, dont la puissance égale l'univers,
N'a jamais reculé même dans ses revers.

L'AMBASSADEUR.

Crains nos flèches, César.

CÉSAR.

Tes menaces sont vaines.

L'AMBASSADEUR.

Tes légions là-bas jonchent encor nos plaines.

CÉSAR.

Allons, c'est trop longtemps, Parthe, nous outrager.

L'AMBASSADEUR.

Souviens-toi de Crassus.

CÉSAR.

Oui, mais pour le venger.

(L'Ambassadeur se retire avec sa suite.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES PRÉCÉDENTS

CÉSAR, au Sénat.

Rome va commencer une guerre terrible.
Le Parthe ne croit plus qu'elle soit invincible ;
Mais il tarde à mon cœur de pouvoir lui prouver
Que ce n'est pas en vain qu'on ose la braver.
Que la faveur des Dieux à ces combats préside !
Sûr de ces légions qu'à la gloire je guide,

J'ai pour moi la Fortune et mon heureux destin ;
Mais je veux consulter un oracle certain.

(A Antoine.)

Interroge les Dieux, invoque leurs auspices ;
Va couvrir leurs autels de pompeux sacrifices ;
Que sur le sort de Rome ils daignent m'éclairer
Et sur ce qu'il faut craindre ou qu'on doit espérer.

ANTOINE.

Il suffit.

CÉSAR, à un groupe de Sénateurs.

Et vous donc, qu'avec orgueil je nomme
Préteurs et Proconsuls pour la gloire de Rome ;
Vous tous Patriciens, Sénateurs, Chevaliers,
A mon gouvernement soyez associés ;
Vous qui de ce grand corps rehaussez la noblesse,
Illustres entre tous, Princes de la jeunesse,
Vous, Marcus ; vous, Drusus ; vous, Cassius, aussi,
Mon ennemi toujours, mais de Brutus l'ami,
Dans vos proconsulats, pendant que je m'absente,
Que Rome soit par vous respectée et puissante ;
Sachez faire oublier chez les peuples vaincus
Un joug que rendra doux l'éclat de vos vertus.
Que Carthage, vouée aux colères divines,
Sorte avec sa splendeur de ses vieilles ruines ;
Que Corinthe en débris, où le soc a passé,
Relève ses palais ; et, son isthme percé,
Qu'elle règne toujours, par nos mains rajeunie,
Et sur la mer d'Égée et la mer d'Ionie.
Rome doit voir partout sous son regard vainqueur
Rayonner son génie et palpiter son cœur.
Allez.

(A Antoine.)

Toi, réunis les dernières cohortes,
Du temple de Janus va-t-en rouvrir les portes.

(Au Sénat.)

Et vous, Pères Conscrits, au mont Capitolin
Pour déclarer la guerre aux Parthes, à demain !

ACTE SECOND

—

LA CONSPIRATION

—

Chez Brutus. — Appartement Romain. — Les Dieux Lares. —
L'urne renfermant les cendres de Caton.

SCÈNE PREMIÈRE

DÉCIUS, PÉTRÉIUS, CAPITO, SÉNATEURS, CHEVALIERS,
PUIS CURIUS.

DÉCIUS.

César va donc partir ; la guerre est commencée :
Le Dictateur veut vaincre... et, même en sa pensée,
Il triomphe déjà de l'Orient soumis.
Mais là-bas ne sont point tes plus grands ennemis ;
Ils sont ici, César, au sein de Rome même,
Nuit et jour guettant l'heure et le moment suprême.
Tu ne pourras jamais de ceux-là triompher ;
Ils t'étreignent déjà, tout prêts à t'étouffer.
C'est bien : du monde entier tu nous fais le partage.
Eh ! de quel droit, César ? est-il ton héritage ?

Tu crois que tes faveurs arrêteront nos coups ?
 L'univers se soulève et combat avec nous.
 Tu donnes, pour présents, à Marcus la Syrie,
 A Cassius l'Asie, à Drusus l'Illyrie,
 La Thrace à Messala, l'Afrique à Torquatus,
 Enfin la Cisalpine à Décimus-Brutus !
 Non, non ; c'est au Sénat, à ses mains souveraines,
 De disposer du sort des provinces romaines ;
 A lui, dont les pouvoirs sont usurpés par toi,
 De régir l'univers et de dicter la loi.
 Va ! va ! cours à ta perte et combles la mesure :
 De tant d'audace enfin Rome lasse murmure ;
 En vain de tes Gaulois ferais-tu vingt remparts,
 Tu n'iras pas plus loin que les Ides de Mars !

CURIO, entrant précipitamment.

Par un nouveau malheur notre cause est frappée,
 Nous comptions sur Sextus, le fils du grand Pompée ;
 Dans un combat sanglant il vient d'être battu ;
 La fortune a trahi sa gloire et sa vertu ;
 Ses vaisseaux sont détruits ; près du cap de Misène,
 La flotte de César a dispersé la sienne
 Et lui-même, emporté par sa bouillante ardeur,
 Est peut-être tombé sous les coups du vainqueur.

DÉCIUS.

Et, dans tous nos malheurs, qui de nous désespère ?
 Nous aurons vu périr le fils après le père ;
 Mais nous avons lutté, nous lutterons encor,
 Comme de vrais Romains, toujours, jusqu'à la mort.
 Un sort fatal poursuit notre honneur et nos armes !
 Hé bien ! plus de combats ! plus de vaines alarmes !

Il ne nous reste plus, pour abattre César,
Que ce dernier moyen...

(Il tire un poignard.)

TOUS.

Le poignard !

DÉCIUS.

Le poignard !

CAPITO.

Décius, point d'éclat ; Brutus peut nous surprendre.
Cassius nous l'a dit, sachons encore attendre.
Nobles Patriciens, sous un masque trompeur,
Dissimulons l'espoir qui flatte notre cœur ;
Qu'un visage serein et qu'un regard moins sombre,
Du complot renaissant dissipe même l'ombre ;
Que, sous de faux dehors, une vive amitié
N'inspire au Dictateur que dédain et pitié ;
Sachons, quand sa prudence est peut-être endormie,
A la main qu'il nous tend tendre une main amie.
Pendant que les autels se couvrent de présents,
Qu'en l'honneur de César Antoine offre l'encens,
Allons tous occuper, loin d'un soupçon auguste,
La loge du Sénat au Cirque de Salluste
Et retenir le coup que le gladiateur
Par la foule applaudi, saura frapper au cœur.

PÉTRÉIUS.

Mais que fait Cassius ? et d'où vient son absence ?

DÉCIUS.

Cassius à Brutus demande une audience.

Il cherche le moyen d'arriver à ce cœur
 Qui se laisse enchaîner par la main du vainqueur.
 Il a vu Portia, Romaine à l'âme antique,
 Que Brutus prit des mains du vieux Caton d'Utique
 Et qui reste fidèle au sang patricien
 Que ses nobles aïeux confondent dans le sien.
 Amis, comptons sur elle ; à Brutus qui s'oublie,
 Opposons aujourd'hui l'épouse qui supplie ;
 Ah ! puisse son amour réveiller un remord
 Qui rende à sa patrie un grand cœur qui s'endort !

(Brutus et Portia paraissent. — Tous sortent.)

SCÈNE DEUXIÈME

BRUTUS, PORTIA.

BRUTUS, avec douceur.

Ne comptez pas sur moi. Dieux ! un horrible crime
 Qu'on couvre de mon nom vous paraît légitime !
 Et l'on veut m'entraîner, grâce à votre ascendant,
 Dans projet coupable et toujours imprudent ?
 Je n'ai pas de secret pour le cœur d'une épouse.
 Soyez de mon honneur fière autant que jalouse,
 Et ne me mêlez pas aux lâches assassins
 Qui déguisent encor leurs ténébreux desseins.
 Vous, du moins, vous avez pour excuse une offense ;
 Les mânes de Caton vous réclament vengeance,
 Bien qu'au trépas, lui-même, il se soit condamné,
 Estimant mieux mourir que d'être pardonné.
 Mais eux, connaissez-vous l'espoir qui les anime ?

PORTIA.

Il est bien vrai, Brutus, ils commettront un crime.

Mais ce crime jamais ne m'inspira d'horreur
Et j'applaudis parfois à toute leur fureur.
Vous me pardonneriez ; ma haine est de famille :
Nièce du grand Pompée et de Caton la fille,
Alliée à la fois par le nom et le sang
A tout ce qui dans Rome est noble et fut puissant ;
Romaine par le cœur, surtout patricienne,
De notre vieux parti je dois avoir la haine.
Hé quoi ! nous aurions vu tant de grands citoyens
Souffrir pour cette cause et tomber ses soutiens ;
Moi-même j'aurais vu mourir le grand Pompée,
Mon père au désespoir se frappant d'une épée,
Mes parents dans l'exil et le fils de Caton
Traînant par tout pays ses vertus et son nom,
Mon frère...

BRUTUS.

Votre frère... Eh ! Portia, de grâce !
Lui-même n'est-il pas l'auteur de sa disgrâce ?
Si l'exil lui sourit, qu'y peut le Dictateur ?
J'avais de son pardon obtenu la faveur.

PORTIA.

Oui, vous avez raison, Brutus, j'en suis certaine,
Mon frère pour César abjurerait sa haine ;
Et croyez, s'il n'était l'héritier de Caton,
Peut-être eût-il lui-même imploré son pardon.
Mais revenir ici, dans cette même enceinte,
Où son nom a gravé sa glorieuse empreinte ;
Rentrer dans ce Sénat où Caton tant de fois,
Dans nos jours malheureux, fit retentir la voix ;

Avoir vu ce qu'étaient Rome et la République ;
Retrouver son parti sous un joug despotique ;
Mon frère pourrait-il accepter son pardon,
Sans renier son sang et le nom de Caton ?

BRUTUS.

Et, croyez-le, pourtant ; le Dictateur l'admire.
Voilà des ennemis ainsi qu'il les désire,
Qui jusques à la mort conservent leur fierté
Et ne transigent pas avec leur dignité.
Votre frère, à coup sûr, n'aime que sa patrie ;
Par nulle ambition son âme n'est flétrie,
Et le but qu'il poursuit est à ses yeux trop saint,
Pour qu'il s'arme jamais d'un poignard assassin.
Mais eux, qu'espèrent-ils et quelle est leur pensée ?
Quel crime leur inspire une rage insensée ?
Ils sacrifieraient tout, les Dieux, Rome et César,
Au désir d'arracher du pouvoir une part.
La conspiration n'a pas une autre cause.
Et c'est sur de tels bras qu'un parti se repose !
Que les Patriciens si nobles et si fiers,
Livrent les intérêts qui leur sont les plus chers !
Allons, qu'ils n'osent plus me parler de vengeance.
Qu'ils s'estiment heureux, je garde le silence.
Adieu.

PORTIA.

Pour vous parler Cassius doit venir.

BRUTUS.

C'est bien, je le verrai ; je veux l'entretenir.

(Brutus sort.)

SCÈNE TROISIÈME

PORTIA.

Ah ! Brutus... loin de lui comme il m'a repoussée !
Quoi ! je n'aurais au cœur qu'une haine insensée !
Tout serait condamné, ma douleur, mon devoir
Et je mourrais peut-être aussi de désespoir !

(A l'urne qui renferme les cendres de Caton.)

O mon père ! O Caton ! Daigne, daigne m'entendre.
Je reviens tous les jours mouiller de pleurs ta cendre,
Et, du fond de cette urne, il me semble parfois
Comme pour m'accuser que s'élève une voix.
Te verrai-je contente, ombre toujours plaintive !
Faut-il jusqu'au tombeau que ma douleur te suive,
Et que, désespérant comme toi du Destin,
Je m'arme aussi d'un glaive et me perce le sein ?
La conspiration pourtant gronde, elle est prête ;
Elle n'attend qu'un chef, qu'un seul nom à sa tête ;
D'antiques souvenirs lui désignaient Brutus...
Ombre du vieux Caton, retrempe ses vertus !

SCÈNE QUATRIÈME

PORTIA, CASSIUS

CASSIUS.

Quel est notre avenir ?

PORTIA.

Je l'ignore.

CASSIUS.

Madame,

Quoi ! vous n'auriez donc pas de Brutus sondé l'âme ?
 Vous qui sur notre sort deviez nous rassurer,
 Ne sauriez-vous encor ce qu'il faut espérer ?

PORTIA.

Cassius, renouçons à briser nos entraves ;
 Nous sommes condamnés et nous mourrons esclaves ;
 A notre abaissement il faut nous résigner.
 Ah ! les tyrans sont faits pour vivre et pour régner !

CASSIUS.

Dieux !

PORTIA.

Cassius, je suis sans force et sans courage ;
 Je pleure en vain sur Rome et sur notre esclavage ;
 Je pleure sur Caton qui n'a pas de vengeur ;
 Et pourtant quelque espoir avait flatté mon cœur.

CASSIUS.

Est-ce ainsi, Portia, que je vous ai connue ?
 Cette noble fierté qu'est-elle devenue ?
 N'êtes-vous plus la femme au cœur si généreux,
 Qui bravait un destin longtemps trop rigoureux ?
 Quoi ! vous désespérez ? vous vous laissez abattre !
 Vous vous dites vaincue avant que de combattre !
 Et vous doutez déjà !... Mais qui donc êtes-vous,
 Vous si fière d'avoir un Brutus pour époux ?
 Vous, fille de Caton et digne d'un tel père ;
 Vous, avant tout Romaine, à qui Rome est si chère ;
 Vous, sur l'appui de qui notre parti...

PORTIA.

Sur moi ?

CASSIUS.

Nous y comptions.

PORTIA.

Hé bien, n'y comptez plus.

CASSIUS.

Pourquoi ?

PORTIA.

Pourquoi?... Dis-moi, César te jugeant le plus digne,
Pour gouverner l'Asie, est-il vrai, te désigne ?
Et tes vaillants amis qu'il comble de faveurs,
Ont-ils le même zèle et les mêmes ferveurs ?
Va, je ne doute point de ton mâle courage :
Mais es-tu bien certain de haïr l'esclavage,
Et, malgré les transports de ton cœur indigné,
A ton abaissement n'es-tu pas résigné ?

CASSIUS.

Qu'importent les faveurs?... Ah! le remords m'accable.
J'ai pour la tyrannie une haine implacable
Et pour la liberté cet amour trop ardent
Qui quelquefois m'aveugle et me rend imprudent.
J'aimais Caton, Madame ; aujourd'hui, je l'envie :
J'eus, comme il l'éprouva, le dégoût de la vie,
Et, j'aurais dû mourir peut-être comme lui,
Si quelque espoir plus doux en mon cœur n'avait lui.
Voilà déjà six ans, dans l'ombre et le silence,
Que j'aiguise un poignard tout prêt pour la vengeance ;
Qu'au milieu de complots sans cesse renaissants,
Je fatigue les Cieux de mes vœux incessants.

Eh ! que sont des faveurs que notre cœur méprise !
Rien ne peut arrêter notre auguste entreprise.
Les présents de César !... Nous ne touchons sa main,
Que pour mieux assurer nos coups le lendemain.

PORTIA.

Alors, que tardez-vous ?

CASSIUS.

Mais si Brutus hésite...

PORTIA.

Quoi ! l'indécision de Brutus vous irrite !
Frappez, frappez toujours, sauvez Rome sans lui.

CASSIUS.

Pour frapper sûrement nous voulons son appui.

PORTIA.

Son crédit dans la ville et dans la République,
L'amitié de César, son rang, tout vous explique
Qu'il ne peut sans rougir écouter votre voix,
Et que vous n'êtes plus ses amis d'autrefois.

CASSIUS.

Mais les Patriciens flattés de la victoire...

PORTIA.

Que bravant les dangers, ils en aient seuls la gloire.

CASSIUS.

Et s'ils sont de nouveau trahis par les destins ?...

PORTIA.

Qu'ils meurent en héros et toujours en Romains.
Marchez ! n'hésitez pas quand la cause est si belle ;
Couronnez-vous tous seuls d'une palme immortelle ;
Vengez la liberté, punissez l'opresseur...
Les mânes de Caton tressaillent de bonheur !

CASSIUS.

Nous sommes prêts, Madame ; et la honte et la haine
Exaltent à l'envi toute âme un peu Romaine.
Tous les Patriciens et tous les chevaliers
Par un serment terrible aujourd'hui sont liés ;
Ils veulent s'affranchir de cette ignominie,
D'un despote odieux briser la tyrannie ;
Venger la liberté, Pompée avec Caton ;
Mais ils veulent qu'un chef les couvre de son nom.

PORTIA.

Oh ! Grands Dieux ! Comment faire ? affreuse incertitude !
Tu vois mon cœur brisé par mon inquiétude.
Qu'allons-nous devenir si, pour porter nos coups,
On attend... mais je dois respecter mon époux.

(Brutus entre.)

Il vient... Inspire-lui ton courage héroïque ;
Car il y va de Rome et de la République.

(Elle sort.)

SCÈNE CINQUIÈME

CASSIUS, BRUTUS, DÉCIUS, CURIO, CAPITO.

BRUTUS.

Ainsi, Patriciens, vous conspirez toujours
Et vous oser mêler Brutus à vos discours.

Pouvez-vous supposer, ainsi que d'une égide,
Que de mon nom je couvre un complot parricide,
Et que, prêt à trahir l'amitié de César,
Comme vous je consente à m'armer d'un poignard ?

DÉCIUS.

Et nos droits outragés...

BRUTUS.

Où, voilà votre excuse.
Mais ce n'est point César, c'est nous seuls que j'accuse.
Hélas ! à son pouvoir il faut nous résigner ;
Rome doit par un chef se laisser gouverner.
Un destin trop fatal, en déjouant un crime,
Peut rendre encor César plus grand, plus magnanime,
Si, comme tant de fois, de votre inimitié
Il daigne se venger par un peu de pitié.

CASSIUS.

Il t'est permis, Brutus, pour l'amitié d'un homme,
D'oublier aujourd'hui ce que tu dois à Rome,
Et de courber ton front jadis plein de fierté,
Sous la fatale loi de la nécessité.
As-tu donc oublié le nom de ta famille ?
Gendre de ce Caton qui te donna sa fille,
Pour quelques dignités dont tu fus revêtu,
Tu désertas le camp qu'illustrait sa vertu ;
Et lorsque tu fuyais, comme un transfuge impie,
Reniant ton passé, tes Dieux et ta patrie,
Jaloux de te jeter dans les bras de César,
Caton de désespoir se frappait d'un poignard.
Tu ne fus pas témoin de cette lutte horrible ;

Tu n'as point partagé cette angoisse terrible,
Tu n'as pas vu ce cœur par l'orage abattu,
Qui se prit à douter même de la vertu.

BRUTUS.

Hé bien ?

CASSIUS.

Est-il donc vrai que dans les murs d'Utique
Avec le vieux Caton périt la République,
Et qu'il soit défendu d'évoquer avec lui
Le souvenir de ceux qui furent son appui ?
Non, elle n'est point morte et je le dis sans crainte :
Cette idole survit dans sa majesté sainte,
Elle enivre nos cœurs ardents à s'enflammer
Et soulève nos bras prêts pour elle à s'armer.

BRUTUS.

La République !.. non, non, elle n'est point morte.
Elle sait t'inspirer ce feu qui te transporte
Et cet aveuglement, bien digne d'un Romain,
Qui te met à cette heure un poignard dans la main.
Mais quand ton cœur médite un projet homicide,
Je cherche l'intérêt qui t'inspire et te guide ;
Et si, lorsque ton crime enfin sera commis,
Nos destins et nos droits seront moins compromis ?
Pour moi, je vois la paix qui règne dans le monde ;
Un pouvoir paternel la rend partout féconde ;
Les partis ralliés, l'Empire et l'univers
Oublier chaque jour leurs maux et leurs revers.
Ami, rappelons-nous ces fureurs criminelles ;
Le Sénat outragé par des tribuns rebelles,

Le forum à toute heure en arène changé ;
Même en son tribunal Clodius égorgé ;
Et les proscriptions, le meurtre, le pillage
Et Rome transformée en un champ de carnage.
Peut-être, Cassius, avons-nous abusé ;
Méritions-nous un chef qui nous fût imposé.
Cette nécessité, je le sais, est bien dure ;
Mais contiens comme moi ton âme qui murmure ;
Aime Rome, et l'amour vrai de la liberté
Rendra moins lourd le poids d'un destin mérité.

CASSIUS.

Non, Brutus, il est lourd, aussi lourd qu'il puisse être.
Né libre, né Romain, je n'aime pas un maître ;
J'aborrhe les tyrans, je les ai combattus
Et j'ai fait de ma haine une de mes vertus.
Et ce n'est pas, grands Dieux ! l'intérêt qui m'égare :
Une évolution lentement se prépare ;
Le monde, fatigué de tant de sang perdu,
Dans un gouffre sans fond semble être descendu ;
Un crime, et le plus grand, sous nos yeux se consomme :
Le peuple s'accoutume à voir tout dans un homme
Et le jour même approche où, ses droits expirants,
Va se perpétuer le règne des tyrans.
Mais le Patriciat qui fit la République,
Se redresse, front haut, de sa hauteur antique ;
Il a, pour s'inspirer, son glorieux passé ;
Dans ses traditions son rôle est tout tracé.
Oh ! viens t'associer à ce réveil splendide !
L'amour de la patrie est notre unique guide.
L'œuvre des deux Gracchus étouffée en naissant,
Que Marius reprit et noya dans le sang,
Au souffle de César, dans sa marche hardie,

Dévore tout déjà comme un vaste incendie.
Eh! qu'importent les biens, la gloire et les honneurs?
Rome seule fait battre et palpiter nos cœurs.
A nous donc de sauver Rome encor de l'abîme;
A nous de l'arracher au tyran qui l'opprime;
A nous, Patriciens, la gloire et la fierté
De faire refleurir l'antique liberté.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES

PORTIA rentrant (des esclaves amènent ses deux enfants.)

(Aux enfants.)

Chers enfants, faible espoir qui pour moi luit dans l'ombre,
Sur vos blancs vêtements souffrez ce voile sombre.

(Elle jette un voile de deuil sur la robe prétexte des enfants.)

Robe prétexte, orgueil des nobles fils Romains,
Qu'une mère, en pleurant, vous couvre de ses mains!

(Aux enfants.)

Un jour vous sentirez battre en vous un cœur d'homme!
Souvenez-vous alors qu'il existe une Rome
Digne toujours du nom de nos aïeux proscrits,
Que ses droits éternels ne sont jamais prescrits
Et qu'enfants, vous portiez dans sa gloire perdue,
Le deuil de la Patrie au tombeau descendue!
Allez, que Rome voie, aux feux de son soleil,
Les deux fils de Brutus dans ce triste appareil.

(Les enfants sont ramenés. — Brutus les suit lentement des yeux.)

(Et puis)

BRUTUS.

Portia, noble épouse! ô vertu que j'admire!
Oui, je sais respecter ton généreux délire,
Ce culte plein d'amour et cette piété

Pour ton père, pour Rome et pour la liberté.
 Quels déplorables temps que le siècle où nous sommes !
 L'amour de la patrie est éteint chez les hommes,
 Rome, hélas ! ne sait plus où sont ses défenseurs,
 Et dans tous ses enfants compte autant d'opresseurs ;
 Marius et Sylla, Pompée aussi lui-même,
 Ont à titres divers brigué le rang suprême
 Et, par un jeu cruel, César est aujourd'hui
 Contre d'autres tyrans peut-être notre appui.
 Triste nécessité que les Dieux nous ont faite !
 Rome pleure sa gloire autant qu'une défaite ;
 Rome, faible géant, par un enfant mené,
 Courbe devant César son front découronné.

(Aux conjurés.)

Romains dégénérés, Romains pleins d'égoïsme,
 Vous prenez vos instincts pour du patriotisme ;
 Mais si de ce pouvoir vous aviez une part,
 Rome, en tombant si bas, regretterait César.
 Allons, courbez le front sous un joug despotique,
 Vous qui ne savez pas aimer la République ;
 Vous qui n'avez au cœur un reste de fierté,
 Que pour braver les Dieux, Rome et la liberté.

DÉCIUS.

Nous sommes tous ici de races consulaires.

BBUTUS.

Respectez donc la gloire et le nom de vos pères.

DÉCIUS.

Tous ont eu le triomphe et leur mâle fierté...

BRUTUS.

Aurait rougi d'un crime et d'une lâcheté.
Oh ! n'allez point ternir l'éclat d'un héritage
Qu'ont légué ces héros, Régulus de Carthage,
Fabius, Marcellus et les trois Scipions
Comme Hercule nourris de moelle de lions.

CAPITO.

Mais, du moins, dans leurs mains la guerre était féconde ;
Rome s'enrichissait des dépouilles du monde !

PÉTRÉIUS.

On n'avait vu jamais un tribun Clodius
Avec l'or de la Gaule acheter les tribus !

CURIO.

Qu'on pillât, violant le plus saint privilège,
Notre trésor sacré, d'une main sacrilège !

DÉCIUS.

Qu'un peuple corrompu par de basses faveurs
N'eût plus à demander que des gladiateurs !

CAPITO.

Et cette plèbe impure, en tous lieux tourbillonne,
Prête à battre des mains devant une couronne,
Si, d'applaudissements toujours plus envieux,
César la flatte encor par du pain et des jeux !

CURIO.

Et nous, Patriciens, dont il attend l'hommage,
Qui de ces gais tableaux assombrissons l'image,
Dans nos proconsulats cachons-nous résignés,

On ne nous craindra plus nous tenant éloignés.
 Ah ! sous l'orgueil du joug d'airain qui nous gouverne,
 Devant le dieu César que chacun se prosterne.

CASSIUS, à Brutus.

Et n'es-tu pas du sang de ce patricien
 Qui s'appelait Brutus et qui chassa Tarquin ?
 A servir les tyrans un Brutus se résigne !
 Rome de ton amour n'est-elle donc plus digne,
 Pour renier, toi seul, cette fidélité,
 Ce legs de ta famille envers la liberté ?
 Hé quoi ! quand mille bras s'arment pour sa défense,
 Quand on espère en toi pour punir son offense,
 Forts avec ta vertu, couverts de ton seul nom,
 Nous braverions la mort pour venger son affront ;
 Mais quand tu te déments et lâchement recules,
 Quand naissent dans ton cœur tant de honteux scrupules,
 Quand tu veux oublier nom, famille et vertus,
 Je puis te dire alors : Non, tu n'es plus Brutus !

BRUTUS.

Brutus !... Hé bien, ce nom dont tu me fais injure,
 M'honorera toujours sans me rendre parjure ;
 Et, si de noirs forfaits vous faites des vertus,
 Non, pour des assassins, je ne suis pas Brutus !
 C'est donc moi qu'on choisit, moi qu'on désigne encore,
 Pour être l'artisan d'un crime que j'abhorre,
 Et de vils meurtriers, bientôt à mon signal,
 Oseraient accomplir un projet infernal !
 Ah ! que des Dieux vengeurs l'éternelle justice
 Sur leur coupable front un jour s'appesantisse !

(Brutus fait quelques pas, et puis, se retournant
et s'adressant aux conjurés) :

Que faites-vous ici ? Vous conspirez, ingrats !
Quittez Rome,... partez pour vos proconsulats ;
Qu'on y respecte en vous sa gloire et sa puissance,
Et surtout de César imitez la clémence.

PORTIA.

Ah ! Brutus...

BRUTUS.

Laissez-moi, je vais joindre César ;
Pour la guerre prochaine il presse son départ,
Et, pour la commencer sous les meilleurs auspices,
Antoine offre à nos Dieux de pompeux sacrifices ;
Et César, qui consent à s'en faire une loi,
Veut sur ce grand projet s'expliquer avec moi.

(Brutus sort).

SCÈNE SEPTIÈME

PORTIA, CASSIUS ET LES AUTRES.

PORTIA.

Tu comprends maintenant, Cassius.

CASSIUS.

Ah ! Madame,

Quel réveil douloureux il prépare à son âme,
Il sondera l'abîme où s'égaré son cœur ;
Et Brutus reviendra honteux de son erreur.
Alors...

PORTIA.

Achève donc, quelle est ton espérance ?

CASSIUS.

Madame, son remords... voilà notre vengeance.

ACTE TROISIÈME

—
L'ORACLE
—

La maison de César. — Une vaste salle décorée de trophées et d'objets d'art.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINE, SALLUSTE, CICÉRON SUR LE PROSCENIUM. —
PUIS ARTÉMIDORE. — FOULE CONSIDÉRABLE.
— GROUPES ANIMÉS

ANTOINE à Cicéron et à la foule.

Au moment de porter de si terribles coups,
J'ai consulté les Dieux et les Dieux sont pour nous.

CICÉRON.

César vaincra le Parthe ?

ANTOINE.

Il aura la victoire.

CICÉRON.

Antoine, Ah ! que César grandisse encor sa gloire !
Mais n'avons-nous plus rien à craindre d'un vainqueur ?
Et pour la République ?...

ANTOINE.

Il la porte en son cœur.

CICÉRON.

Que Rome de César n'ait jamais à se plaindre !

ANTOINE.

S'il respecte les lois, est-ce pour les enfreindre ?

ARTÉMIDORE se mêlant brusquement au groupe,

Qui n'admire César, grand comme un immortel,
Déjà la Grèce antique eut dressé son autel !
J'arrive d'Albano, de ce charmant asile,
Où tu sais que je fuis les bruits vains de la Ville,
Et j'apporte à César, cet ami généreux,
Une toile d'Apelle, un vase précieux,
Préservés par Sylla du pillage d'Athènes ;
Et j'en atteste ici le célèbre Mécènes,
Issu d'un sang royal, Mécènes qui, tu sais,
D'Horace jeune encor seconde les essais.

ANTOINE à Cicéron.

La victoire et César sont deux amis fidèles.
Nul excès n'a souillé ses palmes immortelles ;
Que Sylla, nous dit-il, se plonge dans le sang,
Qu'il savoure à longs traits les pleurs de l'innocent ;
Rome eut trop à souffrir d'une terrible épreuve
Et ne gémira plus comme une triste veuve.
Que ses enfants bannis reviennent dans son sein ;
Oui, César, le premier leur tend sa noble main :
Déjà les deux partis ont abjuré leur haine ;
César va cimenter leur union prochaine

Et Rome pressera dans ses bras triomphants
Et la même famille et les mêmes enfants.

LE PEUPLE.

Gloire à César ! qu'il vive !

CICÉRON à Antoine.

Hé bien, je te l'avoue,
Depuis que le Destin de nos projets se joue ;
Que l'Empire flottant tour à tour oscilla
Des mains de Marius dans celles de Sylla ;
Que Pompée, à son tour, par une loi fatale,
Dût céder la puissance au vainqueur de Pharsale,
J'avais désespéré longtemps de l'univers
Et des Dieux irrités n'attendais que des fers.

ANTOINE.

Rome aurait mérité le sort que tu redoutes ;
Mais, César maintenant a dissipé tes doutes.
Tu sais qu'il triompha par le secours des Dieux,
Qu'il compte une déesse au rang de ses aïeux ;
Il a banni de Rome à jamais la discorde,
Et son pouvoir n'est plus qu'amour, paix et concorde.

LE PEUPLE.

Il est le fils des Dieux !

ANTOINE.

Pour prix de ses exploits,
Au nom de Teutatès les oracles Gaulois
Ont prédit à César l'empire de la terre ;
Osiris consulté répondit sans mystère,

Et Jupiter lui-même, au mont Capitolin,
Promit à Julius un triomphe sans fin.

ARTÉMIDORE rejoignant le groupe.

Mais César doit fêter aujourd'hui Rome entière.
Antoine, je te quitte et rejoins ma litière
Que traîne avec un tigre un superbe lion,
Présents de Cléopâtre et de Césarion :
Et je vais voir au cirque où le peuple prend place,
Si tes gladiateurs y meurent avec grâce.

(Artémidore sort entraînant Cléron. — Le peuple les suit.)

SCÈNE DEUXIÈME

ANTOINE, SALLUSTE

SALLUSTE.

Hé bien, Antoine, hé bien !

ANTOINE.

Où, l'oracle a parlé ;
Le secret du Destin m'est enfin révélé,
Les Dieux au Dictateur promettent la victoire.

SALLUSTE.

Rome lui devra donc cette dernière gloire ;
Rêvant de sa vengeance, elle va l'obtenir.

ANTOINE.

J'attends ici César pour l'en entretenir.
Les Dieux à ses projets daignent toujours sourire.
Vois le calme qui règne et dont jouit l'empire,
Tous ces peuples heureux qui bénissent César ;

Toi-même à ce bonheur n'as-tu pas quelque part ?

Noble Patricien dont l'amitié m'est chère,
Le Dictateur souvent de tes conseils s'éclaire,
De ton opinion il s'impose la loi
Et parfois ses projets sont contrôlés par toi :
Tu lui sais inspirer cet art si difficile
De charmer tous les cœurs en gouvernant la Ville,
Et tu sais même aussi modérer cet orgueil
Qui des chefs d'un Etat est le plus grand écueil.

SALLUSTE.

Oui, tu dis vrai ; César, bien que chacun l'encense,
N'a pas le sot orgueil de la toute-puissance ;
Le haut rang qu'il occupe est loin de l'enivrer
Et de mon sentiment il daigne s'éclairer.
La déférence sied à son grand caractère.
César s'impose à Rome et sait toujours lui plaire.
Par quel art ralliant tant de Patriciens,
Ménage-t-il aussi les jaloux Plébéiens ?
Ainsi, les deux partis sont heureux dans la Ville ;
Tout présage la fin de la guerre civile.
Ah ! si les Dieux comblaient les souhaits de mon cœur,
César, longtemps encor, resterait Dictateur.
Mais, Antoine, je crains que des haines impies
Et que des passions toujours mal assoupies,
D'une si belle vie interrompant le cours,
Ne ramènent les maux de nos plus tristes jours.

ANTOINE.

Qui te fait des partis craindre la violence ?
Ils semblent ralliés ou gardent le silence,
Et ces vils attentats...

SALLUSTE.

Puisse un pareil soupçon
A mes pressentiments ne point donner raison.
Antoine, des complots se préparent dans l'ombre
Et des conspirateurs je vois croître le nombre.
Les ennemis longtemps par César oubliés,
Ou que par ses bienfaits il pense avoir liés,
Des partis abattus ont réveillé l'audace ;
Tu les verras bientôt lui jeter leur menace
Et ne pas reculer devant un attentat
Qui peut remplir de trouble et la Ville et l'Etat.

ANTOINE.

Quoi ! Salluste, au moment de calmer nos alarmes,
Où tout prêt à venger notre honneur et nos armes,
Le Dictateur, rempli d'un si noble courroux,
Veut aux Parthes porter les plus terribles coups,
Des Romains sans pudeur auraient l'âme assez noire
Pour ravir à ses mains une si belle gloire !
S'ils accusaient César de vaine ambition,
Si la guerre aujourd'hui n'avait pas sa raison,
Je fermerais les yeux, j'excuserais peut-être,
L'odieux attentat qu'ils cherchent à commettre.
Mais quand au champ d'honneur sont tombés nos guerriers,
Quand Rome en un seul jour vit flétrir ses lauriers,
Quand des mânes pieux nous réclament vengeance,
Et quand il faut du Parthe abattre l'insolence,
Ah ! peut-on oublier tant d'intérêts trahis
Et préférer toujours sa haine à son pays ?
Révétons à César ces complots détestables ;
Qu'il oublie un moment, pour frapper des coupables,

Nos affronts à venger et le Parthe à punir ;
 Contre un péril plus grand il faut le prémunir.
 (On entend des pas.)

Mais je l'entends, il vient. — Informe-toi, Salluste ;
 Car César, en frappant, veut toujours être juste.
 (Salluste sort.)

SCÈNE TROISIÈME.

CÉSAR, BRUTUS, ANTOINE.

CÉSAR à Brutus.

Tel était mon dessein. Oui, j'étais résolu
 A me démettre enfin du pouvoir absolu,
 Car le gouvernement d'un si puissant empire
 Est bien lourd et je crains de n'y pouvoir suffire :
 Ainsi, j'eusse imité l'exemple de Sylla.
 La guerre seule ajourne encor ce projet-là.
 Mais, quand j'aurai vengé, comme mon cœur s'en flatte,
 L'honneur romain flétri sur les bords de l'Euphrate,
 Alors j'abdiquerai, sans regret, ce pouvoir
 Dont la nécessité m'imposa le devoir.
 Et pourtant, quand je vois bouillonner dans la Ville,
 Les ferments mal éteints de la guerre civile ;
 Que tant d'ambitieux, d'intrigants, de pervers
 Voudraient bouleverser et Rome et l'univers,
 Et que les passions que moi seul je comprime
 Précipiteraient Rome au milieu d'un abîme ;
 Je ne puis plus douter que pour Rome, en effet,
 Ma longue dictature encor soit un bienfait.

BRUTUS.

Je sais qu'il est des cœurs pleins d'une aveugle rage ;

Et l'État serait-il près de faire naufrage,
Incapables jamais de quelque dévouement,
Ils ne sauraient en eux vaincre un ressentiment.
Un sentiment d'orgueil, d'égoïsme et de haine
Dans un sentier fatal les pousse et les entraîne ;
Et, jaloux de ces maux en partie oubliés,
Verraient-ils Rome encore abîmée à leurs piés,
Devraient-ils voir en feu ses demeures divines,
Pour monter au pouvoir sur un tas de ruines,
Ils sacrifieraient tout à cet orgueil maudit,
A ce feu dévorant qui les perd...

CÉSAR

Tu l'as dit.

Où, ce feu dévorant qui tourmente les têtes,
A déjà suscité trop de sombres tempêtes ;
Et sans parler ici de tant de sang versé,
Sans retracer toujours l'État bouleversé,
Et même en oubliant les discordes fatales
Que je vainquis, sans crime, aux plaines de Pharsales,
Rome serait en proie à vingt partis rivaux,
Si les Dieux n'eussent mis un terme à tant de maux.
Ah ! tu les connais bien ceux dont la violence
Est bien moins dangereuse encor que le silence ;
Qui, par les passions le visage amaigri,
Trahissent tout le fiel dont leur cœur est aigri ;
Qui toujours incertains, flottants, sans caractère,
Devant tous les pouvoirs s'inclinent jusqu'à terre ;
Qui, sans mérite aucun, partout discrédités,
Ne triomphent qu'aux temps des médiocrités :
Ils ont servi Pompée, et l'ont trahi sans honte ;

Leur méprisable encens vers moi chaque jour monte ;
Ils m'en ont cru flatté... Je les ai faits préteurs,
Tribuns et, mieux encor, quelques-uns sénateurs :
Je ne fus point pour eux avare de largesses ;
Les rangs et les honneurs ont payé leurs bassesses ;
Je crus les attacher ; je ne me trompais pas ;
Comme Pompée aussi, j'ai payé des ingrats.
Tu sais combien de fois leur amitié perfide
A caché sous son voile un complot parricide ;
Tu sais qu'autant de fois ayant tout oublié,
Je leur pardonnai tout, souriant de pitié.
Mais ils n'en veulent pas seulement à ma vie,
C'est mon rang, mes honneurs que leur audace envie ;
Aussi, c'est contre moi qu'ils tentent tant d'efforts,
Pour monter au pouvoir en marchant sur mon corps.
Hé, quoi donc ! cet état, ces grandeurs souveraines,
Ces cent peuples unis et dont je tiens les rênes,
Deviendraient le jouet des plus vils intrigants
Et Rome au lieu d'un maître aurait trente tyrans !
Non, Brutus, tu le vois : si je reste à l'empire,
Ce n'est que pour garder ce qu'ils veulent détruire ;
Et si ma volonté s'impose à l'univers,
Ce ne sera jamais pour lui donner des fers.
Ah ! si de tels desseins étaient dans ma pensée,
Mon amour pèserait à ton âme offensée ;
Tu rougirais toujours d'avoir pressé ma main
Si, comme tu le dis, mon cœur n'était Romain.

BRUTUS.

Julius, je t'approuve et c'est sans flatterie.
Ton cœur, j'en suis certain, n'aime que la patrie ;

Pour son plus grand bonheur tu restes au pouvoir
Et cet amour t'impose un pénible devoir.
Rome seule, il est vrai, ne sait plus se conduire ;
Tu veilles, Julius, au salut de l'Empire ;
Toi seul peux maintenir son immense unité
Et contre un attentat garder sa liberté.
Et l'on blâme pourtant ton cœur si magnanime ;
Ton noble dévouement est un horrible crime ;
Et, trop jaloux des droits que tu fais respecter,
Nul obstacle jamais n'a paru t'arrêter.
N'es-tu pas, disent-ils, le premier dont l'audace
N'a pas craint d'accomplir sa terrible menace
Et contre Rome armant ses criminelles mains
A triomphé de Rome en vainqueur des Romains ?

(Avec tristesse.)

Quel destin trop fatal et quelle loi trop dure
Rendent-ils éternelle, ainsi la dictature,
Et nous force aujourd'hui d'accepter, comme un bien,
Un maître qui n'était qu'un simple citoyen ?

CÉSAR.

Que nous importe, ami, ce que l'envie inspire ?
N'ayons qu'un but, Brutus, la grandeur de l'Empire ;
Et sachons accepter, quand les Dieux l'ont voulu,
Cette trop dure loi du pouvoir absolu.
Comprennent-ils ces cœurs, dans leurs haines profondes,
De ce siècle puissant les merveilles fécondes,
Ce qui dans l'avenir à Rome est réservé
Et ce qu'attend le monde, hélas ! tant éprouvé ?
Ami, préparons-lui ce destin magnifique ;
Elevons haut, bien haut la grande République

Et, dans ce noble objet, tenons les yeux ouverts,
 Sans jamais nous lasser, sur le vaste univers.
 Si pour vaincre le Parthe aujourd'hui je m'absente,
 Je compte sur Brutus pour qu'il me représente;
 Et Rome, ayant en lui l'image des vertus,
 Ne craindra plus César en admirant Brutus.

BRUTUS.

Je t'aiderai dans l'œuvre auquel ton cœur travaille
 Pendant que tu seras sur les champs de bataille,
 Vengeant Rome, ajoutant un nom à tes exploits,
 Et contraignant le Parthe à fléchir sous nos lois.
 Fassent les Dieux qu'un jour ce destin s'accomplisse !
 Oui, cimentons tous deux l'immortel édifice
 Et que sous nos efforts nous voyions s'élever
 Le plus grand monument qu'un cœur puisse rêver.

CÉSAR.

Grande et noble vertu que j'aime et j'apprécie !
 Ame qu'à ma pensée à jamais j'associe !
 Bras dans lequel je trouve un fidèle soutien !
 Cœur où je sens revivre et palpiter le mien !
 Viens, Brutus, que par toi, sans tarder, Rome apprenne
 A vivre par l'amour et non pas par la haine;
 Et puisque mon pouvoir dans tes mains est remis,
 Qu'en ton nom je pardonne à tous mes ennemis.

(Ecrivant sur des tablettes.)

Tullus verra tomber aujourd'hui ma colère,
 Qu'il reprenne au Sénat la place de son frère;
 Que le fils de Caton lui-même rappelé,
 Ne se souvienne plus qu'il s'est seul exilé;
 Que Cassius enfin puisse embrasser son gendre;

Qu'à d'autres dignités Albin puisse prétendre ;
Que Sextus dans le Pont qu'il avait gouverné,
Reprenne avec son rang son poste abandonné.

(Il remet les tablettes à Brutus.)

Tu connais mes desseins et tu sais me comprendre ;
Tu vois ce que de toi Rome un jour doit attendre.
Oh ! puissions-nous ensemble assurer les destins
D'où dépend le bonheur du monde et des Romains !

(Brutus sort.)

SCÈNE QUATRIÈME

CÉSAR, ANTOINE.

CÉSAR.

Antoine, les Destins me seront-ils propices ?

ANTOINE.

César, tu combattras sous les meilleurs auspices :
Par les prêtres des Dieux l'oracle interprété
A révélé du Ciel l'auguste volonté.

CÉSAR.

Les Dieux promettent donc à Rome la victoire ?

ANTOINE.

Les Dieux te réservaient une si noble gloire ;
Oui, le Parthe orgueilleux sera vaincu par toi
Et l'Euphrate bientôt tremblera sous ta loi.
Mais pour qu'un tel destin par ta main s'accomplisse,
Le ciel à tes vertus impose un sacrifice ;
Tu cueilleras sans doute encore ce laurier,
Mais sais-tu de quel prix tu devras le payer ?

CÉSAR.

Qu'ont déclaré les Dieux ? Parle, que faut-il faire ?

CÉSAR.

Les livres sybillins ont rompu leur mystère
Et nous ont dit ces mots pleins d'horreur et d'effroi :
« Les Parthes ne seront vaincus que par un Roi ! »

CÉSAR.

Dieux !

ANTOINE.

Sur ton front la gloire en traits de feu rayonne :
Ne te croirais-tu pas digne d'une couronne ?
Numa, le grand Numa, notre législateur,
Eut pour ces livres saints une juste terreur,
Et Crassus qui rêvait follement la victoire,
S'est bientôt repenti de son dédain d'y croire.
Et qu'importe aux Romains que tu sois couronné ?
L'Empire, par un chef, veut être gouverné.
Tu raffermis ainsi la puissance suprême :
On impose toujours avec un diadème...
Rome depuis longtemps le doit à tes vertus,
Et le peuple...

CÉSAR.

Ah ! tais-toi !... Dieux ! que dira Brutus !

ACTE QUATRIÈME

LE REMORDS

Même décor qu'au deuxième acte. — (C'est la nuit. — Sabliers,
lampadaires.)

SCÈNE PREMIÈRE

PORTIA, CASSIUS, CONJURÉS, FEMMES ESCLAVES.

PORTIA aux Esclaves.

Qu'on veille aux sabliers d'une main attentive...
Que la lampe d'airain ait la flamme plus vive...

(Pause.)

La nuit a parcouru les deux tiers de son cours...
Brutus et Julius délibèrent toujours...
Et mon anxiété plus terrible et plus forte
M'agite, et tour à tour m'abat et me transporte.

(Aux conjurés.)

O nobles cœurs, en qui Rome trouve un soutien,
Abandonnez sa cause et n'espérez plus rien ;
Qui pourrait conjurer l'esclavage de Rome?...
Aujourd'hui sa ruine à jamais se consomme.

CASSIUS, aux conjurés.

Ne désespérez pas de pouvoir la venger.

PORTIA.

Qui te soutient encor ? qui peut t'encourager ?

CASSIUS.

Les remords de Brutus !

PORTIA.

Ils se font trop attendre.

CASSIUS.

La lumière d'en haut est plus lente à descendre !

PORTIA.

Arrache le bandeau qui lui couvre les yeux.

CASSIUS.

Il tombera, Madame, et par la main des Dieux.

PORTIA.

Si tu ne frappes pas, quelle main assez ferme
De cette longue épreuve abrègera le terme ?

CASSIUS.

Brutus.

PORTIA.

Toujours Brutus... Enfin parleras-tu ?
Quels sont donc tes moyens ?...

CASSIUS.

Son nom et sa vertu.

PORTIA.

Son nom et sa vertu !... toute notre espérance...

(On entend des pas.)

Mais qu'entends-je... Ah ! Brutus...

(Aux conjurés.)

Évitez sa présence.

CASSIUS, aux conjurés.

Allez, amis, allez, dans un si grand dessein,
Implorer Jupiter pour le peuple Romain.

PORTIA, regardant Brutus.

Serait-il sous le coup de quelque peine amère ?

CASSIUS.

Dieux ! pénétrez son cœur d'un rayon qui l'éclaire !

(Portia et Cassius suivent les conjurés qui sortent par une porte latérale.)

SCÈNE DEUXIÈME

BRUTUS, seul.

Grands Dieux ! dites-moi donc d'où je sors, d'où je viens ?
 Épargnez-moi ces doux et cruels entretiens.
 Calmez mon trouble affreux... je tremble... je frissonne...
 A de vagues terreurs mon âme s'abandonne.
 César ! mais tes raisons, je les combattais mal.
 Ne pouvant maîtriser ton ascendant fatal,
 J'approuvais tes projets... Et, durant ton absence,
 Je vais être investi de la toute-puissance,
 Et pourtant, dans mon cœur, je m'entends accuser ;
 Et rien, Grands Dieux ! et rien pour me désabuser.
 Hélas ! prenez pitié de mes tristes faiblesses,
 Déchirez de ma nuit les ténèbres épaisses
 Et faites reconnaître à mon cœur agité
 La voix ou du remords ou de la vérité.

(Cassius entre.)

SCÈNE TROISIÈME

BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

Sans doute un Dieu sauveur près de moi te ramène.
J'éprouve, Cassius, une terrible peine.
Prouve-moi ce que peut encor ton amitié ;
L'état où tu me vois est digne de pitié.

CASSIUS.

Ce changement subit a lieu de me surprendre.
D'où viennent ces tourments que je ne puis comprendre ?
Va ! je me garderais de sonder aujourd'hui
Ce qui peut te causer un si cruel ennui.

BRUTUS.

Ah ! si tu connaissais ce que mon cœur endure,
Me repousserais-tu d'une voix aussi dure ?
Car tu n'es pas venu sans doute me trouver
Pour jouir des soucis que je puis éprouver.
Ecoute, Cassius ; pendant la nuit entière
Julius a daigné me parler comme un père,
Aux honneurs qu'on lui rend il veut m'associer
Et par des nœuds étroits à son sort me lier.
Au moment de partir pour les bords de l'Euphrate,
Vois comment il entend que son amour éclate ;
Il s'absente, et l'État que je gouvernerais,
Jouirait par mes soins d'une profonde paix.
Quelle gloire ! Ombragés de triomphales palmes,
Après tant de combats d'espérer des jours calmes,
Et, quand nos ennemis seront tous abattus,

De fermer à jamais le temple de Janus.

Tu souris, Cassius, et pourtant mes paroles
N'auront jamais été peut-être moins frivoles.
Cassius, tes conseils guideront-ils mon cœur ?
Est-ce bien... ? Est-ce mal ? Est-ce gloire ou malheur ?
Serai-je à tes regards toujours digne d'estime ?
Se creuse-t-il sous moi quelque effroyable abîme ?
Moi, commander... Hélas ! Et vivre en citoyen...
Par pitié, Cassius... tu ne me réponds rien.

CASSIUS.

Va, commande, Brutus ; qu'est-ce que tu redoutes ?
César, en te parlant, n'a pas levé tes doutes ?

BRUTUS.

Mes doutes sont cruels ; et mon cœur tourmenté
Craint d'offenser les Dieux, Rome et la liberté.

CASSIUS

Interroge ton cœur ; vois si Caton le sage
Eût approuvé la voie où ton honneur s'engage.
César a sur ton âme un ascendant... Hé bien,
T'égara-t-il jamais loin du sentier du bien ?
Que Brutus, une fois, s'examine et compare
L'effet funeste ou bon d'un changement bizarre.
Et qu'il juge, abrité par de si forts appuis,
Ce qu'il fut autrefois et ce qu'il est depuis,

BRUTUS.

Cassius, j'aime Rome et ne vis que pour elle.
Hé bien, c'est en son nom qu'à ton cœur j'en appelle.
En agissant ainsi suis-je toujours Romain ?

Ne me repousses pas, Cassius, que ta main...
 Ah! dans le doute affreux où se débat mon âme...
 Mais voici Portia.

(Portia entre. — Brutus redevient rêveur.)

SCÈNE QUATRIÈME.

BRUTUS, CASSIUS, PORTIA.

CASSIUS.

Vous le voyez, Madame ;
 L'honneur et le devoir se disputent son cœur
 Et déjà nous avons un terrible vengeur.

PORTIA.

Que dis-tu, Cassius ?

CASSIUS.

Sa douleur est cruelle.

PORTIA.

Crois-tu qu'il aime Rome et qu'il souffre pour elle ?

CASSIUS.

L'amitié de César commence à lui peser.

PORTIA.

Mais cet amour si vif ?..

CASSIUS.

Il vient de s'accuser.

PORTIA.

Il s'accuse, dis-tu ? quoi ! le remords peut-être !
 Qu'au profond de son cœur comme un glaive il pénètre !
 Dieux ! faites-le rougir, retrempez ses vertus

Et que Brutus enfin redevienne Brutus.
Qu'il ait de son aïeul le courage et l'audace !
Qu'il soit digne de lui, de son nom, de sa race ;
Et qu'après tant de deuil et tant de maux soufferts,
Rome et la liberté par lui brisent leurs fers !

BRUTUS.

Que dit-elle ? Quel Dieu peut agiter son âme ?
Dans ses yeux égarés quelle sinistre flamme ?
Quel est l'accent vengeur qui frémit dans sa voix ?
Une secrète horreur m'accable de son poids.

CASSIUS.

Comme un malade meurt de sa lente agonie,
Bois la coupe en entier de ton ignominie ;
Connais-en l'amertume et tu pourras juger
S'il est doux de mourir alors sans se venger.
Ah ! tu n'as pas encor mesuré tout l'abîme,
L'horreur de ton destin et la grandeur du crime.
Plus Julius est grand, plus il faut s'abaisser ;
Plus il est glorieux, plus on doit s'effacer.
Tant qu'il est dictateur, sous sa loi despotique
Tu te crois citoyen dans une République ;
Mais quel nom voudrais-tu toi-même te donner,
S'il osait d'un bandeau royal se couronner ?

BRUTUS.

Toujours de l'ironie... Ah ! ma douleur t'égaie.
Retourne, enfonce donc le couteau dans la plaie...
Déchire-moi le cœur sans merci, ni pitié...
Hélas ! ne suis-je pas assez humilié ?

CASSIUS.

Suis-moi donc au Sénat; viens donc au Capitole
 A d'infâmes prêter l'appui de ta parole;
 Le Sénat délibère et n'attend plus que toi;
 Viens, Brutus, acclamer et saluer un Roi.

BRUTUS.

Que dit-il ?

CASSIUS.

Comprends-tu ?

BRUTUS.

Cassius !

PORTIA.

O mon père !

CASSIUS.

Apprends jusqu'où descend notre affreuse misère,
 A quel abaissement il faut nous résigner
 Et l'orgueil des tyrans que l'on laisse régner.

BRUTUS.

Hé bien ?

CASSIUS.

Viens assister au plus beau des spectacles,
 Viens donc voir s'accomplir de prétendus oracles,
 Interpréter le sens des livres Sybillins;
 Un Roi nous est promis, Brutus, par les Destins !

BRUTUS.

Un roi !... le Dictateur prendrait une couronne !

CASSIUS.

Viens, Brutus, il attend que ta main la lui donne.

BRUTUS.

Un Roi !.. que disent-ils ces oracles menteurs ?
Une couronne !.. où sont ces prêtres imposteurs ?
Le Dictateur !.. Un Roi !.. César !.. Une couronne !
Et le Sénat prétend que ma main la lui donne !..
Oh ! ma tête se perd !.. Inspirez-moi, Grands Dieux !
Ne m'abandonnez pas dans ce désordre affreux.

PORTIA.

Non, Grands Dieux ! non, Grands Dieux !

CASSIUS.

Hé bien, aujourd'hui même,
Le Dictateur ceindra son front d'un diadème ;
Telle serait des Dieux l'auguste volonté ;
Le Parthe à ce prix seul pourrait être dompté.
Le Sénat applaudit et chante la victoire ;
Et puisque Julius t'associe à sa gloire
Et que cette couronne est promise à ton front,
Offerte par ta main...

BRUTUS.

Que dis-tu ? quel affront !

Moi que j'offre à César à la face de Rome...
C'est un crime... et tu veux qu'un Brutus le consomme.

CASSIUS.

Le Sénat à César par ta main doit l'offrir ;
Viens, Brutus ; viens, Brutus...

BRUTUS.

Ah ! Dieux ! plutôt mourir.

(Pause.)

Je n'ai jamais souffert ce qu'aujourd'hui je souffre.
Hélas ! je suis tombé jusques au fond du gouffre,
Et le remords cruel, comme un vautour rongeur,
De ses ongles de fer me déchire le cœur.
Je t'ai suivi, César ! j'acceptai tes promesses ;
Je me suis laissé prendre à toutes tes caresses ;
Pour m'allier à toi, j'ai dompté ma fierté ;
J'ai peut-être oublié jusqu'à la liberté ;
J'ai trahi mon parti, mon nom et ma naissance
Et tu m'as enchaîné par la reconnaissance.
Ah ! Les Dieux sous ton bras nous ont humiliés...
Je ne t'en voulais pas de fouler tout aux piés ;
Mais j'espérais que Rome encor serait sacrée.
Que tu respecterais cette veuve éplorée,
Oui, son cruel destin fut de subir ta loi ;
Mais aurait-elle dû jamais rougir de toi !
Tu veux donc effacer la grande République,
Tu veux faire revivre un pouvoir tyrannique,
Tu veux marcher en Roi, le sceptre dans la main,
Je ne te connais plus ; retire-toi, Tarquin !
De tant d'ignominie un cœur libre s'offense ;
Ton crime sur ta tête appelle la vengeance,
Rome t'a rejeté ; Rome ne te veut plus...
Tremble, tremble, tyran ! tu retrouves Brutus !

PORTIA.

Ah ! Dieux !

BRUTUS.

Mais qu'ai-je dit ? Hélas ! j'hésite encore.
O funeste dessein ! O crime que j'abhorre !
Terrible anxiété ! Douleur ! Tourment cruel !
Tout me rend à la fois ingrat et criminel !
O César !... te frapper ! mais le remords m'accuse...
Rome, je te trahis si mon cœur s'y refuse!...
Je ressens pour vous deux un aussi vif amour
Et je suis, pour vous deux, criminel tour à tour.
De quel démon jaloux je subis l'influence?...
Qui peut armer mon bras du fer de la vengeance?...
Qui ? Mais Rome, César, se courbe sous ta loi...
Qui ? Mais la liberté n'est plus rien avec toi...
Mais elle se débat sous ta mortelle étreinte...
Et j'oserais, moi seul, rester sourd à sa plainte !
Et j'hésite... O cœur lâche !... on me verrait, moi seul,
Renier, sans rougir, le nom de mon aïeul !
O Brutus !.. Tu l'as dit, Rome toujours est Rome,
Ses droits sont éternels et Tarquin n'est qu'un homme.
Meure, meure César, si, pour sauver nos droits,
Il ne faut que briser la couronne des Rois !

PORTIA.

O Dieux qui m'entendez, achevez votre ouvrage ;
A ce cœur tout ému, rendez tout son courage ;
Puissent Rome et nos droits, si longtemps outragés,
Par la main d'un Brutus être encore vengés !

CASSIUS.

Oui, Rome peut rêver d'un avenir prospère ;
Aujourd'hui vont finir sa honte et sa misère.

Puisque Brutus s'indigne et consent à l'aimer,
 Rome redevient Rome et se sent ranimer.
 A nos vœux les plus chers, la liberté fidèle
 Semble rendre la vie à la Ville éternelle ;
 Et les fers odieux dont nous étions chargés,
 Écrasent le tyran qui les avait forgés.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CASSIUS.

Si tu le veux, notre honte est finie.
 Vois sous nos coups tomber l'infâme tyrannie ;
 Vois Rome, recouvrant ses droits, sa liberté,
 Levant son front couvert d'orgueil et de fierté,
 Gardant de ses hauts faits l'immortelle mémoire,
 Grandir au souvenir de son antique gloire.
 Et tous Patriciens, Sénateurs, Chevaliers,
 Pour cette sainte cause à ta voix ralliés,
 Espérant en ton nom, marchant sous tes auspices,
 Bravant la mort et prêts aux plus grands sacrifices.
 Déjà César n'est plus : nous sommes triomphants !
 Par quelle ivresse Rome acclame ses enfants !
 Quels transports ! quelle joie ! une ère enfin nouvelle
 A commencé déjà pour la Ville éternelle ;
 La liberté revit... Rome reprend ses droits...
 Un Brutus les lui rend une seconde fois...

BRUTUS.

C'en est fait : sauvons Rome au prix même d'un crime.
 Une fatalité nous pousse vers l'abîme.
 Hé bien ! pour notre honte ou notre liberté,

César, tu périras !... Le sort en est jeté !..

CASSIUS.

Brutus, pas de faiblesse ; en toi seul Rome espère.
C'est toi qu'elle a choisi pour finir sa misère.
Tu ne tromperas pas le vœu de l'univers ;
Songe que Rome encor se courbe sous les fers.
Par toi, la liberté renaîtra de sa cendre.
Dans une heure, au Sénat, nos amis vont t'attendre.
Ils demandent pour Rome aux Dieux des jours meilleurs ;
Je vais au temple saint joindre ces nobles cœurs.
Que dans ce grand projet le Ciel nous favorise !
Et puis, contre un écueil, si notre espoir se brise,
Versons comme Caton notre sang de nos mains...
Peut-être sommes-nous les deux derniers Romains.

BRUTUS.

Marchons !

PORTIA.

Marchons !

CASSIUS.

Marchons ! plus de retards stériles.

PORTIA.

Vengeons la liberté.

CASSIUS.

Rompons ses fers serviles.

PORTIA.

Rome, Caton, les Dieux combattent dans nos rangs.

BRUTUS.

Puissent du même coup périr tous les tyrans !

CASSIUS.

Oui, Sylla dans César, même à l'adolescence,
Vit plusieurs Marius et plaignit sa clémence.

BRUTUS.

Périssent les tyrans !.. Ah ! l'on n'en verrait plus,
S'ils étaient toujours sûrs de trouver un Brutus !

(Cassius qui sortait rentre avec les conjurés.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES PRÉCÉDENTS, CURIO, PÉTRÉIUS, CASCA, CAPITO,
DÉCIUS ET AUTRES CONJURÉS.

(Ils rentrent solennellement.)

DÉCIUS.

Brutus, les Dieux vengeurs exaucent nos prières,
Ce jour verra finir nos honteuses misères.

CURIO.

Le sang de la victime a coulé sur l'autel
Et chacun de nos coups doit être un coup mortel.

CAPITO.

Il faut qu'en plein Sénat la justice outragée
Avec nos droits proscrits soit à jamais vengée !

PÉTRÉIUS.

Et que le Dictateur, trompé dans son orgueil,
Au lieu de triompher se brise sur l'écueil.

DÉCIUS.

Il arrive au Sénat; les vivats retentissent
Et pour le saluer mille mains applaudissent.
Pendant que Cicéron, prêt à tout exalter,
Sur ses prochains succès va le féliciter,
Moi, je veux le premier..

CASCA.

Non, non, j'entends moi-même
M'approcher du tyran avec le diadème;
Mais, quand pour le saisir il lèvera la main,
De la foudre éclatant le coup est moins soudain :
Plus d'hésitations, plus de lâches scrupules ;
Pendant que le Sénat, sur ses chaises curules,
S'agite en frémissant de nos cris confondus,
Nous séparons César des Sénateurs vendus ;
Et, près de la statue, aux pieds du grand Pompée,
Cette idole enfin tombe et meurt au cœur frappée.

(A Brutus.)

Toi-même, heureux alors de braver son regard,
Tu pourras à ton tour frapper de ton poignard.

CAPITO.

Tout est prêt : rassurons pourtant sa vigilance.
Avant que du Sénat il n'ouvre la séance,
Allons tous chez César ; heureux et confiants,
Qu'il nous voie au milieu de ses nombreux clients ;
N'oublions pas surtout que ses faveurs nouvelles
Nous donnent droit au rang de ses amis fidèles
Et, qu'ayant notre part de l'Empire Romain,
Nous devons l'encenser et lui baiser la main.

(Tous sortent excepté Brutus.)

SCÈNE SIXIÈME

BRUTUS.

Grands Dieux ! Merci ! mes yeux s'ouvrent à la lumière :
Voici mon dernier jour et mon heure dernière.
O sainte liberté, tu ne peux pas périr !
Brutus va te sauver ou Brutus va mourir !
Je renais, je revis : Caton, mon divin maître,
Tu m'entends, tu me vois, tu m'inspires peut-être ;
Tu pourras m'avouer, je suis digne de toi ;
Le salut des Romains est désormais ma loi.
Si ce fer, en frappant, ne sauve ces murailles,
Que, tourné contre moi, déchirant mes entrailles,
Avec la liberté que je verrai mourir,
J'expire en la nommant à mon dernier soupir.
Mais non, chacun de nous à ton culte se voue :
Qu'importe de nos vœux que le Destin se joue ;
Puisqu'à la mort pour toi nous savons nous offrir,
Non, sainte Liberté, tu ne peux pas périr !

ACTE CINQUIÈME

—

LA COURONNE

—

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉSAR, CICÉRON, ANTOINE, SALLUSTE, ARTÉMIDORE,
DÉCIUS, CAPITO, CURIO, PÉTRÉIUS, CASCA.
CHEFS DES LÉGIONS, CENTURIONS GAULOIS. — FOULE.

CÉSAR, à Antoine.

Demain, avant le jour, je rejoindrai l'armée.

CICÉRON.

Julius, tu fais trop languir la renommée :
Les Parthes tardent bien à fléchir sous nos lois.
Que le monde tressaille à tes nouveaux exploits ;
Que de nos légions la marche triomphante
Comble, dans quelques jours, une aussi vive attente
Et qu'on publie encore à l'univers surpris,
Ces trois mots : « J'arrivai, je vis et je vainquis. »

DÉCIUS.

Qu'Orodès ait le sort du fils de Mithridate!

CAPITO.

Le vainqueur des Gaulois fera trembler l'Euphrate.

CURIO.

Tu nous rendras bientôt les Aigles de Crassus.

PÉTRÉIUS.

Tu fermeras enfin le temple de Janus.

CASCA.

A ton char triomphant qu'attendent nos hommages,
De ces peuples vaincus enchaîne les images.

DÉCIUS.

Que par toi l'univers revienne à l'âge d'or.

LE PEUPLE.

Gloire éternelle à toi, César Imperator!

CÉSAR.

Demain, je suis à Brinde et, quittant l'Italie,
Avec nos légions je cingle vers l'Asie.
Je vais revoir ces champs de nos guerriers couverts,
Célèbres aujourd'hui, mais par nos seuls revers.
A moi le lourd fardeau d'en venger la mémoire;
Où d'autres sont tombés, je rêve la victoire!

CICÉRON.

Mais que crains-tu! Brutus doit gouverner l'Etat;
Tu veilles, quoiqu'absent, sur Rome et le Sénat.
Ton œuvre est assurée et n'a plus rien à craindre;

Les bouleversements ne peuvent pas l'atteindre.
Mais, César, si la mort... puissé-je me tromper !
Au milieu d'un triomphe enfin vient te frapper ?

CÉSAR.

Quelle que soit l'issue aujourd'hui de la guerre,
Que le destin me soit ou fatal ou prospère,
La mort, en ce moment, doit me surprendre en vain ;
Mon dernier vœu sera pour le peuple Romain.
Qu'il ait, après ma mort, sa part dans mes largesses ;
Je lui fais l'abandon de toutes mes richesses ;
Et mon désir ardent, c'est que dans l'avenir
Il conserve de moi le plus doux souvenir.
Tous mes biens sont à lui, j'en ai fait le partage,
Et tous les citoyens auront mon héritage.

(Montrant les tablettes.)

Tel est mon testament, telle est ma volonté.
Tout sera par Antoine un jour exécuté.
Puisse Rome longtemps conserver ma mémoire !

CICÉRON

Octave qu'aura-t-il ?

CÉSAR.

Je lui lègue ma gloire.

CICÉRON.

Mais, le Sénat attend ?

CÉSAR.

Va, dis-lui que César
Doit saluer en lui Rome avant son départ ;
Et que je réunis la dernière cohorte
Qui doit former de Rome à Brinde mon escorte.

DÉCIUS.

Au Sénat !...

CAPITO.

Au Sénat nous précédons tes pas.

(Acclamations au dehors.)

DÉCIUS.

De la foule en délire entends-tu les vivats ?

CASCA.

Quel triomphe le jour des nouvelles victoires,
 Quand ton front brillera ceint de toutes les gloires !

CÉSAR, aux chefs des Légions, aux Centurions Gaulois.

Prends le commandement, Libon, de ces vaisseaux
 Qui déjà de Misène ont illustré les eaux,
 Quand du fils de Pompée abattant l'insolence,
 Tu brisas d'un complot la coupable espérance ;
 Rallie en mer ces nef, à trois rangs d'avirons,
 Qu'Alexandrie et Tyr hérissent d'éperons,
 Et, des bouches du Nil remontant aux Sporades,
 Va m'attendre à Délos, au centre des Cyclades.

(Aux chefs des Légions.)

A vous, Domitius, Claudius, Calénius,
 Fiers de reconquérir les Aigles de Crassus,
 A vous ces légions à mes destins fidèles
 Que la victoire encor couvrira de ses ailes.

(Aux Centurions Gaulois.)

A vous de soutenir, centurions Gaulois,
 Votre antique valeur par de nouveaux exploits ;
 Que votre renommée au ciel seul qui l'arrête,
 Y grave en traits de feu le nom de l'Alouette.

(A tous.)

Invoquez tous l'éclat des glorieux combats,
 Qui d'un noble triomphe ont marqué tous nos pas :
 Rome compte sur vous pour punir l'arrogance
 Des derniers ennemis qui bravent sa puissance.

(A Antoine.)

Et toi, tu maintiendras, Antoine, dans tes mains,
 Les hardis cavaliers Numides et Germains.

(Tous sortent.)

SCÈNE DEUXIÈME

CÉSAR, ANTOINE, SALLUSTE, ARTEMIDORE.

ARTÉMIDORE, suivant de l'œil les conjurés.

Les traîtres !... Julius, ne va pas au Sénat.

(A part.)

Le complot peut finir par un assassinat.

CÉSAR.

Je connais leurs desseins... qu'importe, Artémidore ;
 Ils ont tenté vingt fois, puis-je les craindre encore ?

ARTÉMIDORE.

Pour eux des dignités !... tu combles des ingrats.

CÉSAR.

Demain ils partiront pour leurs Proconsulats ;
 Et leur haine pour moi...

ARTÉMIDORE.

Tu liras cette lettre,

(Il remet à César un papyrus.)

Sans retard et prends garde...

CÉSAR.

Ils n'oseront.

ARTÉMIDORE.

Peut-être.

(Artémidore sort.)

SCÈNE TROISIÈME

CÉSAR, ANTOINE, SALLUSTE.

CÉSAR.

Quoi, toujours sur mon sort de noirs pressentiments !
 Vous ne m'épargnez point vos avertissements.
 Vous voyez trop la haine à me nuire occupée,
 Prête à venger sur moi la puissance usurpée.
 Mais, je n'imite point Sylla ni Marius ;
 Je sais être haï de ceux que j'ai vaincus ;
 Je compte sur les Dieux comme sur ma fortune
 Et je souffre sans crainte un reste de rancune.

ANTOINE.

Julius, celui qui méprise un ennemi,
 Tu me l'as dit souvent, est défait à demi.

CÉSAR.

La mort, à chaque pas, c'est vrai, nous environne.
 L'esclave la subit comme un roi sur son trône ;
 Ce n'est pas en fuyant qu'on peut s'en préserver,
 Et j'estime plus beau de savoir la braver.

SALLUSTE.

Ce qu'un autre craindrait, ton grand cœur le méprise.
 Tu ne redoutes plus à présent qu'on te nuise ;

Tu laisses s'aiguïser dans l'ombre les couteaux
Et te jettes toi-même au devant des bourreaux.
Ta bonté te perdra ; mais ton sort déplorable
Empêchera ton œuvre enfin d'être durable.
Songe donc, songe au but de tes efforts constants ;
L'édifice, as-tu dit, n'est fort qu'avec le temps,
Et s'il n'a pas encore une solide base,
Au moindre ébranlement l'édifice s'écrase.
Hé bien, tu veux unir dans une même main
Les peuples si divers de l'Empire Romain ;
Ta gloire veut en faire une seule famille,
Où l'amour, où la paix, où toute vertu brille.
A ta voix, les partis semblent s'être apaisés ;
Tes vœux les plus ardents se sont réalisés
Et tu sais maintenir dans un juste équilibre
Ces puissants éléments, et Rome est toujours libre.
Compromets maintenant ton ouvrage... détruis !
Ta gloire est ta victoire, hé bien ! perds-en les fruits.
Au moment de venger, sur des plages lointaines,
L'honneur de la patrie et les Aigles Romaines,
Livre tant d'intérêts à de vils meurtriers ;
Qu'ils brisent tout... ton nom, ta gloire et tes lauriers ;
Mais tu mériteras, si ton cœur se renie,
Que la postérité doute de ton génie.

CÉSAR.

J'aime chez des Romains une noble fierté
Et je veux qu'elle éclate en pleine liberté.
Je n'aurais point raison, le bâillon dans la bouche,
De l'orgueil qui s'irrite en leur âme farouche,
Car j'entendrais bientôt son cri plus menaçant
Et je devrais plus tard l'étouffer dans le sang.

Soyons francs : mon pouvoir doit exciter la haine ;
 J'abaisse, il est bien vrai, la dignité Romaine,
 Les partis abattus sont muets devant moi
 Et Rome et l'univers se courbent sous ma loi.
 Souffrons donc que des cœurs que lasse ma clémence,
 Bravent ma dictature et ma toute-puissance :
 Je comprends leur révolte et je sais l'excuser,
 Salluste...

(Il réfléchit et puis éclatant.)

Mais tu dis qu'ils veulent tout oser,
 Et que pour satisfaire une implacable haine
 Ils sacrifieraient Rome et sa gloire et la mienne ?
 Et mes projets si chers que j'ai tant caressés,
 Mes vœux les plus ardents si près d'être exaucés,
 Les partis ralliés, les passions éteintes,
 Et les Dieux cimentant des unions si saintes...

(La main sur la poitrine.)

Car tout réside là... car ma pensée et moi,
 Avons même destin peut-être... et même loi.
 Hé bien ! fatalité terrible ! en moins d'une heure,
 Tout peut s'évanouir, tout, s'il faut que je meure,...
 Et l'avenir de Rome et de si grands desseins
 Moi, tombant, crouleraient sous des bras assassins ?
 Non, ça ne sera pas ! Au nom du rang suprême,
 Au nom de mon honneur et de Rome elle-même,
 Par tout ce qui m'est cher, au nom de tous les Dieux,
 Je jure de briser ces complots odieux,
 D'étouffer !... Mais il faut que la raison m'éclaire ;
 Je dois, tout en frappant, être juste et sévère,
 Et dans ce qui me cause un si cruel souci,
 Je désire... je veux être mieux éclairci.

ANTOINE.

Ta bonté rend plus noire encor leur perfidie,
 Et de tes ennemis l'audace est enhardie.
 Un seul s'est-il à toi franchement rallié ?
 Ils n'ont su rien apprendre et n'ont rien oublié.
 Tu leur prodigues tout, mais rien ne les enchaîne :
 Tant de ménagements semblent grandir leur haine.
 Allons, si je devais contre eux me prémunir,
 Je saurais les frapper, s'il me fallait punir :
 Je déjouerais bientôt leur criminelle envie.
 Ils veulent m'arracher la puissance et la vie !
 Hé bien ! par le pouvoir que Rome m'a donné,
 Je ne puis lâchement mourir assassiné !
 Non ! dût le Ciel plutôt m'écraser de la foudre,
 J'arrêteraï leur bras et les mettraï en poudre !

CÉSAR.

Prends donc ma place ^{antoiné} et contiens leur fureur.

ANTOINE.

C'est mon cœur qui te parle, et tu connais mon cœur.

CÉSAR.

A suivre tes conseils, hé bien !... je me résigne ;
 Agis en Dictateur, si tu t'en juges digne :
 Tu vois tous les périls qu'il me faut affronter,
 Dis-moi par quels moyens on peut les surmonter ?

ANTOINE.

Julius, la clémence est d'un grand caractère :
 J'aime le pouvoir fort que la bonté tempère ;
 Laissons nos ennemis conspirer contre nous,
 Sans de nos droits jamais nous montrer trop jaloux.

Mais il est un moyen de confondre leur haine :
 Bien mieux qu'en les frappant, ta vengeance est certaine.
 Ton titre les offense?... hé bien, rends-le sacré ;
 Tu n'est que Dictateur, monte encore un degré ;
 Brave tes ennemis du haut du rang suprême.
 Les Dieux t'ont ordonné de prendre un diadème
 Et de transformer même en un sceptre royal,
 Le faisceau consulaire et dictatorial ;
 A ce prix, tu le sais, tu peux combler ta gloire :
 Tu marcheras partout suivi de la victoire ;
 Rome sera vengée et les Parthes vaincus...
 Si le bandeau royal rehaussait tes vertus ?...
 Obéis à ce Dieu qui parle par l'oracle ;
 Rome applaudit déjà ; rien ne te fait obstacle ;
 Le Sénat t'appartient... sans être criminel,
 Il voudra te dresser et le trône et l'autel.

CÉSAR.

Le Sénat !...

ANTOINE.

Le Sénat, trop heureux de te plaire,
 Subira, sans regret, cette loi nécessaire ;
 Et même, au nom des droits dont il est si jaloux,
 Devant l'arrêt des Dieux il pliera les genoux.

CÉSAR.

Quoi ! je réveillerais un souvenir si triste !

ANTOINE.

Le Ciel veut que l'on marche et non qu'on lui résiste.

CÉSAR.

Ah ! puis-je sans rougir !...

ANTOINE.

Tel est l'ordre d'en haut.

CÉSAR.

Quel crime !

ANTOINE.

Il est trop tard ; le temps presse, il le faut !

CÉSAR.

Si l'intérêt de Rome ainsi me le commande ;
Si Rome, avec un Roi, doit toujours être grande ;
Si c'est le seul moyen de venger son affront,
Ah ! du bandeau royal je puis ceindre mon front :
Ce sera sans regret, puisque le Ciel l'ordonne ;
Je ne rougirai pas de porter la couronne.
Dans le doute cruel où s'égarait mon cœur,
Dans ce que m'imposaient le devoir et l'honneur,
Par des scrupules vains mon âme était séduite
Et je ne savais plus qui réglait ma conduite ;
J'hésitais... invoquant un oracle certain
Qui vint me révéler le secret du Destin.
Mais enfin, puisqu'il parle et puisqu'il me désigne,
Qu'il m'offre un diadème et qu'il m'en juge digne ,
Oublions les malheurs que j'appelle sur moi,
Et pour vaincre le Parthe... Antoine... soyons Roi !

(Antoine et Salluste sortent.)

SCÈNE QUATRIÈME

CÉSAR seul.

Tel est l'ordre d'en haut ; le Destin me l'ordonne.
Mais, rappeler Tarquin, son sceptre et sa couronne...
Faire rugir des cœurs blessés dans leur fierté
Et peut-être outrager Rome en sa dignité.

(Avec attendrissement.)

O toi, que j'ai grandie et que j'ai caressée ;
O toi, que sur mon sein j'ai tenue embrassée ;
O toi sur qui toujours j'ouvre un regard jaloux ,
Rome, je t'ai vaincue et tombe à tes genoux !
Pardonne à ton enfant la puissance suprême ;
Pardonne-lui ce rang qui n'est dû qu'à toi-même,
Que j'usurpe en ton nom, mais où je suis monté
Pour couvrir de mon corps ta vieille liberté.
Chaste et pure Vestale, oh ! reste toujours pure !
Non, je n'ai pas le droit d'imprimer de souillure
Sur ton front que jamais n'ont ridé les douleurs,
Dont sept siècles entiers ont respecté les fleurs
Et dont, toujours plus beau, le noble éclat rayonne
De l'immortalité que la gloire lui donne.
Culte doux et pieux que je porte en mon cœur !
C'est lui qui m'inspira, lui qui me fit vainqueur ;
C'est lui qui du pouvoir m'éleva jusqu'au faite
Et me fait de Pompée envier la défaite...
Pourquoi dans son vainqueur retrouves-tu le tien ?
Rome, pardonne-moi ; c'est ton suprême bien,
Ton passé, ton présent, ton avenir, ta gloire
Que je veux consacrer même par ma victoire,
Avant que ce pouvoir qui m'accable parfois

Ne m'écrase le front de son immense poids.
Rome, je ne veux pas qu'exposée au naufrage,
Battue à tous les vents et jouet de l'orage,
La République, un jour, tombe de mains en mains
Et remettre au hasard le bonheur des Romains.
Non, non!... si les Destins ont calculé ma vie,
Si de quelque regret ma mémoire est suivie,
Qu'on puisse dire un jour : César a respecté
L'honneur de tes vieux droits et de ta liberté.

Mais, ô malheur ! Grands Dieux ! Frappez de l'anathème
L'infâme usurpateur de tout pouvoir suprême
Qui, marchant sur ma trace et se réglant sur moi,
Voudrait un jour courber l'Empire sous sa loi.
Ah ! si de tels destins menaçaient ma patrie,
Rome, que ma mémoire à jamais soit flétrie
Et que mon cœur, en butte aux poignards assassins,
Atteste un Dieu tout prêt à punir ses desseins.
Que tout usurpateur, la vue épouvantée,
Ait présente toujours ma toge ensanglantée ;
Qu'il ne goûte, la nuit, ni sommeil, ni repos ;
Que, vivant, de la mort il souffre tous les maux ;
Que sur ses pas mon ombre et s'attache et les suive,
S'invite à ses plaisirs comme un triste convive
Et que troublant son cœur de terreur expirant,
Lui dise que César est mort comme un tyran !

Mais le Sénat languit... Allons au Capitole.

(Il sort.)

L'EXPIATION

—
SCÈNE CINQUIÈME

Une place publique. — Au fond le Capitole. — Mouvement.

— GROUPES, CASSIUS, PORTIA ET SES ENFANTS,
SÉNATEURS, PEUPLE.

UN SÉNATEUR, courant effrayé.

(Regardant le groupe des Conjurés.)

Les traîtres ! Ah ! César !

UN SÉNATEUR conjuré.

Plus de fers ! plus d'idole !

CASSIUS, au peuple

Romains, César n'est plus... votre sort est changé.
Oui, Rome est libre enfin !

PORTIA.

Et Caton est vengé.

CASSIUS.

Rendons grâces aux Dieux, notre honte est finie.

CONJURÉS.

Gloire à la liberté ! Mort à la tyrannie !

(Le peuple garde un profond silence, et puis s'enfuit
épouvanté. Les Conjurés s'éloignent.)

PORTIA avec ses deux enfants encore voilés de deuil.

De la robe prétexte enfin, fils de Brutus,
Aux regards des Romains paraissez revêtus :
Déchirez maintenant ces ornements funèbres ;

Rome va de sa nuit dissiper les ténèbres.

Entraînant les enfants.

Une dernière fois, tout dégouttant de sang,
Aux pieds du grand Pompée allons voir le tyran.

Portia entraîne ses enfants et se dirige vers le Capitole.

SCÈNE SIXIÈME

GRUPE DE CONJURÉS, ANTOINE ET ARTÉMIDORE

CASCA.

Pendant qu'ils vont partout se livrant à la joie,
Mettons résolûment la main sur notre proie.

PÉTRÉIUS.

Chassons les Plébéiens de toutes dignités.

CURIO

A nous, tous les honneurs si longtemps contestés !

CAPITO.

A nous, comme autrefois, le pouvoir despotique !

LENTULUS.

Partageons entre nous la fortune publique.

CASCA.

Qu'Antoine, Lucullus, Salluste soient proscrits ;
Qu'on publie en tout lieu que leur tête est à prix !

PÉTRÉIUS.

Ah ! le Sénat vendu paiera cher ses outrages.

LENTULUS.

Des tribus sous la peur étouffons les suffrages.

CAPITO.

Aux mines, en exil, les chefs des Légions !
Décimons les Gaulois et les Centurions.

PÉTRÉIUS.

Et, du vieux Marius imitant les exemples,
Pillons tous les trésors et saccageons les temples.

CASCA.

Brûlons sur les Autels des Dieux Capitolins
Les derniers papyrus des livres Sybillins.

CURIO.

Que nos Gladiateurs, entassant les ruines,
Prennent, la torche en main, d'assaut les sept collines.

LENTULUS.

Détruisons Rome enfin jusqu'en ses fondements,
Nous la rebâtirons sur ses débris fumants.

(Ils sortent à la suite de Casca.)

SCÈNE SEPTIÈME

ANTOINE, ARTÉMIDORE (TÉMOINS MUETS DE CETTE SCÈNE).

ARTÉMIDORE,

Les masques sont tombés : pour leur âme flétrie,
Il n'est plus de pudeur, encor moins de patrie.

ANTOINE.

Allez, vils scélérats, une torche à la main,
Venger les libertés et le peuple Romain.
Rebut de ce parti dont vous êtes la honte,
Du plus grand des forfaits bientôt vous rendrez compte :

Je vengerai César, j'en ai fait le serment.
Tremblez tous !... Dieux puissants, hâtez leur châtement !

(Antoine et Artémidore sortent en jetant un regard
menaçant aux conjurés.)

SCÈNE HUITIÈME ET DERNIÈRE

BRUTUS, arrivant lentement sur la scène.

Oui, réjouissez-vous ; poussez des cris de fête.
Mais le peuple vous fuit, Rome entière est muette ;
Et le sang généreux dont vous êtes couverts,
En vous souillant les mains brisera-t-il vos fers ?
Ce silence de mort me glace et m'épouvante ;
Rome qui s'affranchit ne semble pas vivante...
Quel long tressaillement vient-elle d'éprouver ?...
Serions-nous impuissants peut-être à la sauver ?

Mais nous menacez-vous, Dieux, de votre colère ?
Quoi ! dans les Cieux sercins éclate le tonnerre,
Le jour en pâissant nous prive de ses feux
Et le soleil sanglant se dérobe à nos yeux.

(Faisant quelques pas comme poursuivi)

Et toi !... Toi, quel es-tu, Spectre à l'aspect horrible !
Pourquoi me poursuis-tu de ton regard terrible ?
Viens-tu me reprocher mon crime détesté ?
Oh ! serais-je coupable envers la liberté ?

(Désespéré, allant, venant.)

Parle ! que ^{me} veux-tu ?... Du fond du sombre abîme,
Viens-tu pour me punir et venger ma victime ?

(Marchant à pas précipités, et regardant
derrière lui.)

Je voudrais t'éviter... non, je ne le puis pas...

Pourquoi, Démon jaloux, t'attacher à mes pas ?
Épargne à ma douleur ta cruelle ironie...
Va-t-en, qui que tu sois, bon ou mauvais Génie...
Mais que dis-tu ? qu'un jour, la veille de ma mort,
Tu reviendras me voir pour me maudire encor !

(Brutus s'enfuit effrayé.)



FIN.

ERRATA

Acte I^{er}, Page 16 : Le 1^{er} vers doit être ainsi écrit dans la ligne :
... Toi, réunis, etc.

Acte II^e, Page 30,
Se dresse avec l'orgueil, etc.
et non se dresse, le front haut, etc.

Acte V^e, Page 67, vers 21 :
Qui formera, *pour* qui doit former.

Page 69 : Deux vers féminins omis après Numides et Germaines.

Vers 7 et 8 :

A Ctésiphon bientôt, où doivent nous attendre
Les lauriers immortels cueillis par Alexandre !

Page 71, vers 15, rétablir ainsi le vers :
Prends donc ma place, Antoine, et contiens leur fureur.

Page 79, vers 7, variante :
A nous les libertés, toutes les libertés !

Page 80, vers 12, rétablir ainsi le vers :
Il n'est plus de pudeur, encor moins de patrie.

